

J. M. BESLAY

S. D. B.

---

CEUVRES DE DON BOSCO  
CEUVRES DE DON BOSCO  
SERVICE DE PRESSE  
7, Rue des Chantiers - PARIS - V<sup>e</sup>  
C. C. P. PARIS 1021-09

**LE PÈRE**  
**PAUL ALBÉRA**

Second Successeur de Saint Jean Bosco



Esquisse biographique

---

ÉDITIONS DES ORPHELINS  
APPRENTIS D'AUTEUIL

NIHIL OBSTAT

Dormans, 24 Mai 1956

A. M. BERICHEL, s. d. b.  
Cens. Del.

IMPRIMI POTEST

A. LE BOULCH  
Provincial

Paris, 30 Mai 1956

NI HIL OBSTAT

F. COLMOU

Can. tit.

Cens. deputatus  
Vannes, 10 Oct. 1956

IMPRIMATUR

Venetiae, die 17<sup>a</sup> octobris  
1956.

† Eugenius LE BELLEC  
Episc. Venetiae

# LE PÈRE PAUL ALBÉRA

(1845 - 1921)



LE PÈRE PAUL ALBÉRA

## AVANT-PROPOS

---

*Il nous souvient que, au mois de mai 1912, le Père Albéra, Supérieur général des Salésiens depuis deux ans à peine, avait voulu venir assister en personne aux fêtes grandioses du couronnement de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Liège, en la ville du Saint-Sacrement. L'Institut Saint-Jean Berckmans célébrait alors le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation par Don Bosco, et la cérémonie du couronnement clôturait un programme de manifestations inoubliables. Dans l'immense cortège qui accompagnait l'image de la Vierge, à la suite d'une longue et imposante théorie d'évêques, de prélats, d'abbés mitrés, le bon Père Albéra, en simple surplis sous sa chape blanche, allait à petits pas, profondément recueilli, égrenant son chapelet, tout entier au bonheur de voir exalter magnifiquement la Madone de Don Bosco. Et c'est lui, au milieu de toutes ces splendeurs, c'est lui qui attirait l'attention des fidèles massés sur le parcours. On priait avec ce prêtre qui semblait si modeste et si bon. Sa piété vous saisissait l'âme, et l'on ne se lassait point de l'accompagner du regard aussi loin que les yeux pouvaient le suivre... Quelques années plus tard, nous le retrouvions, un peu vieilli, un peu plus courbé par l'âge et les soucis, mais toujours bon et souriant, à l'Oratoire Saint-Léon de Marseille, et nous assistions à sa messe qu'il disait avec une foi qui nous ravissait et soulevait en nos âmes une douce émotion... Il nous a semblé*

que, à la lumière de ces faits et de maint autre souvenir personnel, nous pouvions nous permettre d'évoquer, sans aucune recherche, mais avec tout notre cœur, la belle et si prenante figure du bon Père Albéra.

Ces quelques chapitres, on s'en rendra aisément compte, n'ont pas la prétention d'offrir au public, ami du monde salésien, une biographie complète et détaillée du second successeur de Don Bosco. Ce très modeste ouvrage, comme nous avons pris soin de le souligner, n'est qu'une « esquisse biographique » dessinant à grands traits une belle histoire à laquelle on pourrait aisément consacrer des volumes. On ne renferme pas en quelques pages une vie entière donnée à Dieu, plus d'un demi-siècle de sacerdoce dont l'activité apostolique ne s'arrêtera qu'avec le dernier souffle, de nombreuses années passées à des leviers de commande qui réclament, avec une sereine prudence, une volonté rare jointe à une sainte audace... Et même quand nous aurions accompagné Don Albéra pas à pas dans tous les travaux de sa longue et laborieuse existence, il nous resterait encore à pénétrer l'âme de ce prêtre, de ce religieux, de ce supérieur toujours si paternel et si bon. Il nous faudrait dire son zèle jamais lassé, sa charité sans limites, sa délicatesse exquise, sa pureté d'âme, cet oubli constant de soi, cet esprit de sacrifice... et tant de vertus qu'il pourra demander aux autres et dont il ne cessera de donner lui-même le lumineux exemple... Il y a là vraiment, chez celui qui fut le « benjamin de Don Bosco » une mine à exploiter dont la richesse est inépuisable... De toutes ces valeurs spirituelles et humaines nous n'avons quasiment rien dit, et nous le regrettons vivement, tout en gardant le ferme espoir que d'autres le feront quelque jour.

Pourquoi donc avoir osé quand même écrire ces pages trop hâtives à propos d'une vie bien remplie qui mériterait une toute autre étude?... La réponse est facile. Les années s'écoulaient rapidement. Nous passons vite. Bientôt ceux qui ont eu le privilège de connaître le second successeur de Don Bosco, qui l'ont entendu parler de ce Père qu'il vénérât, bientôt ceux-là seront un tout petit nombre, et disparaîtront à leur tour... Alors,

on dira : Mais qui donc fut ce Père Albéra ? Et pas le moindre document ne pourra répondre en notre langue, en cette langue française qu'il parlait délicieusement et dont il connaissait toutes les finesses. Il ne faut pas que cela soit, et c'est pourquoi nous avons écrit ces pages... Le souvenir de Don Albéra ne doit point être absent des générations nouvelles, qui ont tant besoin de s'abreuver aux sources. Et c'est à nous, qui l'avons entendu, qui l'avons fréquenté, qui l'avons aimé, comme nous aurions aimé Don Bosco, c'est à nous qu'il appartient de dire au moins son nom à ceux qui s'intéressent au développement de l'œuvre salésienne et qui veulent, pour leur enseignement, en suivre les merveilleuses étapes... Le Père Albéra, le « petit Don Bosco » a droit à ce filial hommage de notre reconnaissance. Il a d'ailleurs si fidèlement reproduit en lui-même l'âme du saint Fondateur, qui le prit et le forma, que de connaître un peu ce fils tout dévoué nous aidera à mieux apprécier encore, et à mieux aimer, le Père auquel, dès leur première rencontre, il avait donné toute sa vie.

J.-M. BESLAY

TIENS... JE TE LE DONNE...

EMMENE - LE DONC AVEC TOI...

L'année 1858, date à laquelle commence cette histoire, marquait le dix-septième anniversaire de la fondation de l'œuvre en faveur de la jeunesse populaire lancée par l'abbé Jean Bosco en un faubourg de Turin, le Valdocco. Cette audacieuse et charitable entreprise, d'un genre tout nouveau pour l'époque, avait connu des débuts pénibles, il faut bien l'avouer. Mais Don Bosco savait qu'elle était voulue du ciel et n'avait pas cédé une minute au découragement. Son œuvre s'était implantée plus solidement chaque jour et donnait pour l'avenir les plus belles espérances. Une chapelle, dédiée à Saint François de Sales, avait remplacé le hangar primitif et l'on pouvait s'y permettre d'imposantes cérémonies. Un bâtiment de deux étages s'est également élevé tout près, où l'on a installé tant bien que mal des classes, des ateliers, des dortoirs, un réfectoire... Rien de luxueux assurément. L'ensemble est même plutôt pauvre. Toutefois on peut étudier, travailler, se préparer à l'avenir, et c'est bien là le principal. D'ailleurs, la maison s'est rapidement remplie d'adolescents qui vivent là, et besognent, dans une toute familiale et joyeuse atmosphère...

Ce n'est cependant qu'un humble début. Inspiré du ciel, Don Bosco perçoit dans un avenir prochain l'extraordinaire développement de cette fondation première et son expansion rapide dans le monde entier. Au cours de songes merveilleux qui se préciseront

de plus en plus, le fondateur voit accourir vers lui des jeunes gens qui viennent de tous les points de l'univers pour réclamer son assistance et se préparer sous sa paternelle direction aux luttes qui les attendent.

Pour répondre à ces besoins nouveaux, Don Bosco sait qu'il lui faut des aides qui seront ses continuateurs : bras actifs et vigoureux, caractères fortement trempés, âmes éprises d'idéal, qui se donnent résolument à Dieu... Un jour viendra où lui-même disparaîtra de ce monde. Il a conscience qu'il ne doit pas quitter la terre sans avoir fermement établi son œuvre et sans être certain que l'édifice est confié à des mains solides qui sauront le maintenir, le fortifier, et, avec le secours d'En Haut, assurer sa durée.

Il a pensé à tout cela, Don Bosco. Il en a même parlé à maintes reprises à ses plus grands élèves : quelques-uns l'ont forcé bien compris et répondent sans hésiter à son appel. Tout doucement, il les amène à faire une sorte d'expérience de vie religieuse, et, déjà, leur donne le nom de « Salésiens ». Ne doivent-ils pas être en effet, les imitateurs de Saint François de Sales dans son zèle pour le salut des âmes et dans sa charité?... L'abbé Michel Rua fera ses premiers vœux privés le jour de l'Annonciation 1855. Après lui, à des intervalles plus ou moins rapprochés, d'autres promesses seront déposées entre les mains de Don Bosco... Ces ouvriers d'une congrégation naissante étaient bien jeunes, il est vrai, mais leur piété, leur bonne volonté, leur enthousiasme suppléaient pour l'heure à une expérience qui ne manquerait pas de venir avec les années... Don Bosco savait tout cela, et il savait bien aussi que le ciel était avec lui...

Toutefois, il connaissait parfaitement le proverbe : « Aide-toi, et le ciel t'aidera. » Aussi était-il loin de rester inactif. Qu'il comptât éperdûment sur la Providence, nul n'en peut douter : toute son œuvre est bâtie sur la confiance en Dieu. Mais il ne manquait pas, à l'occasion, de venir en aide à cette Providence. Prêchant, ici et là, retraites ou sermons de circonstance, l'un de ses premiers soins, dans les campagnes où il exerçait son ministère de passage, était de s'informer des vocations possibles. Bien souvent, le curé de la paroisse lui signalait tel ou tel enfant qui, s'il en avait eu les moyens, aurait

pu être acheminé vers le petit séminaire. Ah ! cette malheureuse question d'argent ! toujours fort difficile à résoudre... Elle n'embarrassait pas Don Bosco, on le sait, dès qu'il s'agissait de l'avenir d'un jeune homme, et surtout d'une vocation. Un adolescent pieux, d'une intelligence suffisante, d'une bonne volonté manifeste, lui était-il présenté ? Il avait vite fait de discerner s'il y avait là l'étoffe d'un futur prêtre. L'affaire était réglée sur le champ : il dirigeait tout simplement le garçon sur son Oratoire de Turin

C'est ainsi qu'il arriva un beau matin d'automne à None, grosse bourgade du Piémont, située entre Turin et l'antique forteresse de Pignerol, à quelques lieues de la frontière française. Le bon curé de l'endroit, Don Mathieu Abraté, se trouvait être une ancienne connaissance de Don Bosco... Vicaire à Saint François d'Assise à Turin, il avait applaudi aux débuts du jeune prêtre des Becchi, et, depuis, il ne l'avait jamais perdu de vue. Il constatait avec satisfaction l'action grandissante de l'œuvre de Valdocco, et même il caressait l'espoir secret de lui adresser quelque jour l'un ou l'autre de ses jeunes paroissiens.

Le bon curé était à None depuis une dizaine d'années et connaissait parfaitement ses ouailles. Il avait fait le catéchisme à tous les enfants de la famille Albéra qu'il regardait à juste titre comme l'une des meilleures de son troupeau. Le dernier venu de la nichée, le petit Paul, lui servait volontiers la messe, et Don Abrate n'avait pas été sans remarquer, chez ce garçon, une piété, un sérieux, qui l'impressionnaient fortement. Il demeurait persuadé que Paul Albéra portait en son cœur le germe d'une vocation certaine, et il n'attendait qu'une occasion de lui faire commencer ses études en vue du sacerdoce. Cette occasion providentielle allait se présenter avec le passage à None de son cher ami, Don Bosco.

Le directeur de l'Oratoire avait ce jour-là, comme compagnon de voyage — sans doute pour lui faire prendre un peu de vacances — l'abbé Michel Rua, déjà son bras droit à cette époque... Don Abrate les reçut avec une bonne simplicité et cette cordialité joviale dont est faite l'hospitalité piémontaise, et ce lui fut, certes, une grande joie de s'entretenir avec ses amis de Turin.. On parla de l'Oratoire, bien

sûr, mais aussi des paroissiens de None, de la jeunesse, des vocations... Et le bon curé de s'étendre sur les belles espérances que lui donnait son servant de messe, le jeune Paul Albéra.

— Je serais heureux de le voir et de lui parler, dit alors Don Bosco.

— Rien de plus facile... Je vais l'envoyer chercher.

Le brave curé, évidemment, ne demandait que cela. Notre garçon fut immédiatement demandé à la cure où il arriva tout joyeux quelques instants plus tard.

— Voici mon Paul, dit en le présentant, Don Abrate. Je te le donne bien volontiers. Emmène-le donc avec toi.

Don Bosco le regarda longuement, de ce regard pénétrant qui allait jusqu'au fond de l'âme. Il jugea du premier coup que cet enfant était fait pour lui.

— Tu n'auras pas à regretter de l'avoir accepté, insistait le bon curé. C'est la Providence qui t'envoie le chercher.

Don Bosco déjà n'en doutait plus. Il sourit et dit à l'abbé Rua :

— Fais-lui donc passer un petit examen. Tu te rendras compte de ce qu'il sait... Il faudrait que tu puisses le mettre en sixième.

Et pendant que Don Bosco conversait avec son ami, l'abbé Rua, en longeant les allées du jardin, posait quelques questions de grammaire à son futur élève.

Le tableau en vérité, n'est pas banal... Don Bosco et ses deux premiers successeurs sont là, réunis dans cet humble presbytère de campagne et s'y entretiennent pour la première fois. Simple coïncidence ?.. Peut-être... Fait providentiel ?.. Pourquoi pas ?.. Don Bosco savait déjà que l'abbé Rua devait lui succéder. Il n'est pas impossible qu'il eût aussi reçu, à ce moment-là, quelques clartés sur l'avenir de son nouvel élève. Quoi qu'il en soit, c'est en ce matin d'octobre 1858 que Paul Albéra commence à prendre place à côté du Saint Fondateur, et cette journée décida de sa vie entière.

L'examen se terminait. Il fut très satisfaisant. Elève et professeur rentrèrent à la cure, où Don Rua dit son excellente impression.

— Eh bien, Paul, demanda Don Bosco, veux-tu venir avec moi ?

— Oh oui, mon Père, bien volontiers.

— Et que viendras-tu faire à l'Oratoire ?

— Je veux étudier pour être prêtre un jour.

— Alors, je t'attends à Turin. Tu viendras aussitôt que tu seras prêt. Cours vite le dire à la maison.

Et, quelques jours plus tard, exactement le 18 Octobre 1858, Paul Albéra quitta son pays natal, sa chère famille de None, et prenait la route de Turin pour se présenter à l'Oratoire Saint-François de Sales... Désormais, il appartiendrait à Don Bosco...

II

## DE LAMAISON PATERNELLE A L'ORATOIRE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

Paul Albéra était né le 6 Juin 1845, en ce beau foyer chrétien de None où six autres enfants l'avaient déjà précédé. Le papa, Jean-Baptiste Albéra, et la maman, Marguerite Dell'Acqua, jouissaient au pays d'une réputation bien méritée. C'étaient d'honnêtes paysans, attachés à leur humble besogne quotidienne, fidèles à tous leurs devoirs, et qui n'avaient d'autre ambition que celle d'élever parfaitement leur famille, à quoi d'ailleurs ils réussissaient fort bien. Les enfants, qui grandissaient dans une atmosphère de travail assidu, de piété solide et d'affection bien comprise, faisaient la joie de leurs parents. Nulle part ils ne se trouvaient aussi bien qu'à la maison : " Mes petits ne cherchent jamais à sortir, disait la maman... Je leur mets une table dans un coin de la cuisine. Ils s'assoient autour, grands et petits, et ils passent tranquillement leurs soirées à jouer ensemble ou à faire leurs devoirs."

C'est de cette ambiance de paix et de sérénité que le jeune Paul Albéra va se glisser, sans heurts pénibles, sans difficultés sérieuses, dans la famille de l'Oratoire Saint-François de Sales. Il se fera très rapidement à sa nouvelle existence, si bien que peu de jours après son arrivée il écrit qu'il se trouve très heureux et qu'il

a déjà de nombreux amis. Il faut dire que la maison du Valdocco respirait vraiment alors une atmosphère de sainteté peu ordinaire où les âmes des jeunes s'épanouissaient joyeusement. L'année précédente, le mois de mars 1857, avait marqué le départ pour le ciel de cet autre élève de l'Oratoire, de cet enfant privilégié, que fut Dominique Savio, et l'on restait sous l'influence des vertus de choix qu'il avait pratiquées au milieu de ses camarades. A son exemple, se pressait autour de Don Bosco tout un groupe de jeunes dont l'affection filiale et le dévouement total, joints à une profonde piété, permettait au saint prêtre d'agir puissamment sur les âmes, et d'envisager l'avenir avec une belle confiance. On comprend dès lors que le nouveau venu, le jeune Paul Albéra, fût tout de suite conquis.

Le bon curé de None avait accompagné son petit paroissien au Valdocco. Il voulait s'offrir la joie de se rendre compte par lui-même des progrès de l'œuvre qu'il avait vu naître. Il en demeura tout simplement émerveillé. Sa visite fut longue et minutieuse, s'attardant volontiers dans les classes, les ateliers, les installations nouvelles de Don Bosco. Il entendit le jeune et audacieux directeur parler de ses projets avec une assurance qui en effrayait déjà plus d'un. Lui, Don Abrate, qui connaissait de longue date Don Bosco, ne s'étonnait de rien. Il eut pour finir ce bien joli mot, qui prenait quelque peu une allure de prophétie : « Les vieux grognards de Napoléon disaient autrefois, en bombant le torse, leur orgueil d'avoir appartenu à la Grande Armée... viendra un jour où l'on ne sera pas moins fier de dire : j'ai été l'élève de Don Bosco... »

L'excellent curé piémontais peut donc retourner tranquille en son presbytère de None : Paul Albéra est vraiment à sa place à l'Oratoire, et dans le terrain qu'il lui faut, pour s'épanouir totalement. Les premiers jours, bien sûr, il pense un peu au pays natal, à la chère maison paternelle dont il est si loin maintenant. Elles sont toujours pénibles ces premières séparations, et la sensibilité très vive du jeune Albéra ne peut pas ne pas en souffrir. Mais il se fait promptement à cette ambiance de piété, de travail et de joie qui est celle des maisons de Don Bosco. Il se classe rapidement parmi les meilleurs élèves de l'Oratoire, et les plus studieux, les plus vertueux, deviennent tout naturellement ses amis. L'un d'entre eux,

Michel Magon, qui est son voisin de dortoir, fera sur lui une particulière impression. Ils ne vivront pourtant que quelques mois ensemble, puisque Michel, arrivé lui aussi en octobre 1858, mourait le 21 janvier suivant. Cette mort, annoncée par Don Bosco dans un mot du soir resté fameux, frappa vivement Paul Albéra. Il se rendit nettement compte alors que son maître était inspiré de Dieu, et il n'hésita pas à se mettre avec une confiance totale entre ses mains.

\* \* \*

Voici donc notre jeune Paul vivant sa première année scolaire avec Don Bosco. Il est à son aise et se sent vraiment chez lui. C'est un garçon ouvert, souriant, studieux qui se donne sans hésiter à sa besogne et dont la piété simple et joyeuse entraîne nécessairement les camarades. Il s'applique à se conformer aux enseignements du père auquel il a confié son âme et s'attache un peu plus à lui chaque jour : « Je me sentais, écrit-il, comme prisonnier d'une affection tellement puissante qu'elle me prenait tout entier. Mes bons parents m'aimaient beaucoup, et, certes, je le leur rendais de tout mon cœur. Mais il me semblait que Don Bosco possédait bien davantage, et d'une autre façon, mon âme d'enfant. Cette tendresse attentive du père nous faisait vivre dans une atmosphère tranquille où l'on respirait à l'aise, et d'où se trouvaient absolument bannis tous les motifs de peine ou de tristesse. Nous savions que Don Bosco nous voulait parfaitement heureux, et nous nous abandonnions complètement à lui. »

Don Bosco n'ignorait rien de tout cela, et, tel un bon jardinier, il cultivait avec tendresse ces jeunes plantes sur lesquelles il fondait de si belles espérances. Mais il avouera lui-même qu'il éprouvait une joie particulière à voir son cher Paul Albéra se former chaque jour à une vertu plus solide, à grandir dans l'amour de Dieu et les désirs d'apostolat. Le ciel, d'ailleurs, se chargeait de l'éclairer et de le guider merveilleusement. Au cours de l'un de ces songes extraordinaires qui lui dévoilèrent si souvent l'avenir, le saint prêtre avait vu, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mai 1860, un immense champ de blé,

rempli de moissonneurs, prêtres et laïcs, qui travaillaient avec une ardeur inlassable. Au milieu d'eux, il avait remarqué Paul Albéra qui s'était mis d'abord en devoir d'arracher les mauvaises herbes pour les brûler ensuite. Puis il l'avait vu, parcourant le champ, un flambeau à la main, bien qu'on fût en plein midi. Enfin, Albéra s'était mis à jouer de la guitare... Don Bosco expliquait ainsi ces différentes attitudes : arracher l'ivraie, disait-il, c'est enlever aux esprits pervers la possibilité de faire du mal aux autres, et c'est là un travail qui regarde les supérieurs. De plus, ceux qui sont en charge doivent donner le bon exemple, répandre la lumière sur la route : ils ont en main le flambeau. Enfin, la guitare, assurait Don Bosco, signifie la mélodie qui charme les âmes et qui les attire. Dans le songe en question elle annonçait le soin particulier que Paul Albéra, un jour élevé en dignité, prendrait des vocations qui lui seraient confiées.

Ce songe mystérieux fut comme le point de départ d'une union encore plus intime entre Don Bosco et le jeune Albéra. Le Père, on le conçoit aisément, regardait avec une prédilection marquée cet enfant, ce jeune homme, qu'il voyait occupant plus tard une place de choix dans l'œuvre qu'il lançait à travers le monde. Il lui faisait part de ses projets, l'invitait aux réunions où l'on traitait plus particulièrement de la bonne marche de la maison... Bref, on sentait bien que Paul avait la confiance, et ses camarades l'appelaient couramment « le benjamin de Don Bosco ».

Ce benjamin n'était pas un inactif, un « mou »... loin de là. Son calme, son sourire, son accueil aimable lui gagnaient l'amitié de nombreux camarades sur lesquels il exerçait une profonde influence. Jamais on ne se fût permis en sa présence le moindre mot déplacé, la moindre expression douteuse. Et pourtant c'était déjà monnaie courante à cette époque, surtout dans le milieu où se recrutaient beaucoup d'élèves du Valdocco ! Mais pour rien au monde on n'eût voulu causer de peine à Paul Albéra. Il était vraiment l'ami, le confident, le conseiller de tous, ou presque tous, et rien d'important ne se faisait dans ce petit monde de l'Oratoire sans que l'on eût pris d'abord son avis.

Il semblait d'ailleurs tout naturel que Don Bosco se penchât plus volontiers vers un jeune homme aussi riche en belles espérances, et il eut un jour l'occasion de lui donner une preuve assez originale de son affection paternelle.

Depuis un certain temps déjà on avait cherché à photographier Don Bosco, mais il s'y refusait constamment. A cette époque, en 1861, prendre un cliché était encore considéré comme une sorte de luxe, et l'on ne voyait guère le moyen de faire consentir Don Bosco à poser quelques instants. Or voilà qu'un jour il tomba gravement malade, à tel point que l'on en vint à craindre pendant quelques heures un dénouement fatal. Grâce aux prières de ses enfants, le mieux se fit bientôt sentir et Don Bosco retrouva enfin la santé. Dès qu'il fut remis sur pied, ses abbés insistèrent : « Vous seriez parti pour l'éternité, mon père, que nous n'aurions pas eu le plus petit portrait de vous. Avouez que ce n'est vraiment pas raisonnable. »

Don Bosco, cette fois, se laissa convaincre. Il acceptait de se faire photographe, mais il y mettait une condition : « Tout ce que vous voudrez, dit-il, puisque vous y tenez tant. Mais vous me prendrez en train de confesser. De cette façon, quand on regardera la photographie de Don Bosco, on le verra faisant son vrai travail. »

On accepta sans peine la condition posée. Élèves et abbés se groupèrent autour de Don Bosco qui s'assit auprès d'un prie-Dieu, dans l'attitude du prêtre qui écoute son pénitent. Puis, voyant Paul Albéra qui le regarde, il lui fait signe :

— Viens ici, Paolino. Mets-toi à genoux auprès de moi, comme si tu te confessais. Et nous tâcherons de ne pas bouger pendant l'opération. »

Le choix fait par le saint prêtre fut-il un pur hasard ? On peut sans doute le penser. Mais n'est-il pas aussi permis de croire que Don Bosco voulait tout près de lui ce jeune garçon dont il connaissait déjà l'avenir?... Cette union étroite n'était-elle pas l'image de deux âmes qui se comprenaient parfaitement et qui devaient ensemble s'élancer vers un même idéal pour le salut d'une jeunesse qui, sans le savoir, les attendait...

### III

## LE JEUNE SALÉSIEEN

### LES PREMIÈRES ARMES...

Dès le début de son œuvre, on le sait, Don Bosco, qui en prévoyait l'extraordinaire développement, avait cherché à recruter autour de lui des collaborateurs qui, plus tard, le continueraient. Ce ne fut pas sans peine qu'il finit par constituer la troupe d'élite dont il rêvait sans cesse. L'histoire de ses premiers essais n'est même qu'une suite de lamentables échecs. Tout autre que Don Bosco se serait découragé : lui n'abandonne pas la partie. Fort de l'appui de la Vierge qui, à plusieurs reprises, lui a découvert l'avenir, il fait de pressants appels à la bonne volonté de ses plus grands élèves. Il les entretient de ses projets, les imprègne fortement de son esprit, bouscule leurs objections... Souvent on le voit revenir à la charge avec insistance. La route sera longue, encombrée d'obstacles de tous genres : rien ne l'arrêtera. Il sait qu'il doit être le père d'une nombreuse famille, le chef d'une puissante armée d'apôtres qui, peu à peu, envahira pacifiquement le monde. Il lui faut des ouvriers qui ne rechignent pas à la besogne... Coûte que coûte il en aura.

Presque tous les dimanches soirs, après les prières, il réunissait dans sa chambrette les meilleurs de ses enfants, les aînés, les plus ardents, ceux chez qui on pouvait percevoir quelque signe

de vocation. Il leur parlait de ses espoirs, de ses réalisations futures, de la famille religieuse qu'il faudrait finir par fonder, avec la protection du ciel... Petit à petit, avec prudence, mais aussi, avec ténacité, il confiait à leurs âmes la semence qui devrait germer tôt ou tard, et produire une abondante et belle moisson. Plusieurs lui avaient déjà fait, dans l'intimité, la promesse de le suivre : le jeune abbé Rua, par exemple, qui sera son premier successeur. Mais les années passaient. Le temps était venu de prendre sérieusement position, et d'établir sur des bases solides la Congrégation Salésienne. Où le Fondateur pourrait-il trouver de meilleurs auxiliaires que parmi les enfants de l'Oratoire qui vivaient de sa vie et se nourrissaient de son enseignement ?

Et donc, au soir du 9 décembre 1859, qui était le dix-huitième anniversaire du début de son premier patronage, Don Bosco parla clairement à ses jeunes auditeurs de la fondation depuis si longtemps projetée. Il leur expliqua ce qu'était une congrégation religieuse, ce que devait être la Société de Saint-François de Sales et ce qu'il attendait de ses futurs religieux Salésiens. Il donna huit jours pour réfléchir : « Dans une semaine, conclut-il, nous aurons une autre réunion. Vous êtes tous invités à y venir. Mais pensez bien à tout ce que je vous ai dit ce soir, et priez Dieu de vous éclairer. Celui d'entre vous qui ne se présentera pas à cette réunion montrera par là qu'il ne désire pas appartenir à notre Société ».

Le dimanche suivant, dix-sept jeunes gens sur dix-neuf répondirent à l'appel et témoignaient ainsi de leur volonté de suivre Don Bosco. Ils lui faisaient pleine confiance, se donnaient à lui sans réserve et le priaient d'être leur Supérieur. Ces jeunes postulants étaient, on s'en doute bien, remarquables par leur conduite, leur piété, leur ardeur au travail. Ils constituaient le petit groupe de choix que fréquentait volontiers Paul Albéra. Aussi, quelques mois plus tard, le 1<sup>er</sup> mai 1860, lui-même venait trouver Don Bosco dans sa chambrette et lui demandait de l'accepter comme postulant dans sa nouvelle congrégation.

\* \* \*

Le premier pas est fait... Paul Albéra ne s'arrêtera plus d'avancer dans la voie qu'il a choisie. Sous la houlette paternelle du

père qu'il aime de toute son âme, il va continuer de se former à une piété solide et sa vocation religieuse s'affermira de jour en jour. Certes, l'œuvre est encore dans l'enfance et les difficultés ne manqueront pas. Mais on a une confiance invincible dans le pilote qui mène la barque, et on va de l'avant sans crainte, le cœur plein d'un joyeux et juvénile enthousiasme. Avec Don Bosco la route est sûre et l'on sait qu'elle conduira vers de magnifiques réalisations.

Trois ans après son arrivée à l'Oratoire, Paul fut admis à prendre la soutane. La cérémonie eut lieu à None, au pays natal, le 27 octobre 1861, et fut présidée par le bon curé, Don Abrate, qui voyait ainsi, tout doucement, se réaliser son rêve de pasteur. Après quelques jours de vacances au milieu des siens, le jeune abbé reprend le chemin du Valdocco où il continue ses études, en même temps qu'il rend quelques services comme professeur. Encore que bien jeune, il se tire fort honorablement des tâches qui lui sont confiées. Lui-même, cinquante ans plus tard, rappellera qu'il avait dû, un beau matin, remplacer, au pied levé, un professeur de grec et que ses élèves d'occasion l'avaient suivi avec beaucoup d'intérêt. De plus pénibles besognes l'attendent sur sa route : la Providence et Don Bosco sauront l'y préparer.

Pour le moment, il accomplit son postulat de futur religieux salésien... Et quelques mois plus tard, le 14 mai 1862, il est du groupe des vingt-deux privilégiés qui feront, les premiers, leur profession religieuse dans la chambre de Don Bosco. Ils sont tous très jeunes, c'est vrai, mais ils ont l'âme ardente, et leurs yeux brillent d'espoir. Ils ont la certitude, sur la foi de Don Bosco lui-même, qu'ils sont le petit noyau, le germe minuscule, d'une œuvre véritablement voulue d'En-Haut, et qui, un jour, couvrira le monde entier pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

La besogne ne leur manquera pas : ils le savent bien... Don Bosco promet trois choses à ses Salésiens : du travail, du pain, et le paradis. Il tiendra scrupuleusement parole. Ses tout jeunes confrères vont en faire l'expérience. Le paradis viendra plus tard, il n'y a pas lieu d'en douter... Pour le moment, le travail est là qui presse, il faut y aller sans plus attendre.

\* \* \*

Jusqu'à cette époque, Don Bosco n'avait œuvré pour la jeunesse qu'à Turin, au Valdocco et dans quelques quartiers de la ville où l'on allait faire du patronage le dimanche et les jours de fête. Mais on commence à connaître dans les diocèses voisins les beaux résultats obtenus à l'Oratoire Saint François de Sales. Plusieurs évêques s'intéressent vivement aux initiatives hardies du Fondateur, à ses ateliers, à sa méthode d'éducation, à ses succès aussi... Le recrutement des séminaires s'avère déjà difficile et ne répond plus aux besoins du jour... Pourquoi ne ferait-on pas appel à cette jeune congrégation qui semble si bien s'adapter à tous les genres d'apostolat?... Et les demandes de pleuvoir sur le bureau du Directeur de l'Oratoire, qui répond de sa plus belle encre : « Patience ! Patience ! nous arrivons... »

Ils arrivent en effet, les Salésiens, tout doucement, mais sûrement... allant d'abord au plus pressé. Dès le mois de juillet 1860, le curé de Mirabello, petite ville du Montferrat, située à peu de distance de Turin, insistait vivement auprès de Don Bosco pour qu'il prit la direction d'un pensionnat secondaire sur sa paroisse. Il offrait généreusement le terrain, mais il fallait tout construire... Don Bosco n'hésite pas : il accepte l'offre, met la construction en chantier, et quand tout est à peu près au point, on se dispose à occuper la place. C'était le premier établissement salésien ouvert en dehors de Turin. Considéré comme petit séminaire, il ouvrait ses portes aux élèves le 20 octobre 1863.

L'abbé Michel Rua, prêtre depuis trois ans, devait en assurer la direction. Don Bosco lui donna comme collaborateurs cinq jeunes abbés, des meilleurs, des plus sûrs, parmi lesquels se trouvait naturellement Paul Albéra... Ils partirent volontiers. Mais quel chagrin ce leur fut de s'éloigner de Don Bosco ! On s'en fait difficilement une idée. Ils étaient tellement accoutumés à vivre près de lui ! à le voir, à l'entendre, à se nourrir en quelque sorte de sa parole et de ses exemples journaliers ! Comment vont-ils pouvoir désormais exister sans lui ?.. Mais ils ont bien autre chose à faire qu'à se perdre en lamentations. Ils sont envoyés par Don Bosco pour travailler : ils

travailleront, et même, ils réussiront merveilleusement. En quelques années, le Grand Séminaire de Casale, auquel l'institut salésien est presque seul à fournir des élèves, va passer d'une vingtaine de sujets à cent-vingt et plus. C'était un fameux succès...

L'abbé Albéra resta cinq ans à Mirabello. « Ce furent vraiment cinq belles années ! Peut-être les plus fructueuses de mon existence, écrira-t-il. Nous étions matériellement loin de Don Bosco, mais nous ne cessions de vivre en sa compagnie. Il habitait Turin, c'est vrai, mais ils restait l'âme de notre maison de Mirabello. »

Professeur au petit séminaire de Mirabello, l'abbé Albéra poursuivait en même temps ses études de théologie. Ce n'était pas de tout repos que de faire face à des obligations aussi dissemblables. Heureusement, notre jeune abbé n'était pas homme à bouder à la besogne... Du travail, il en avait autant qu'il pouvait en souhaiter, et même un peu plus... D'autre part, sa sensibilité très vive fut parfois mise durement à l'épreuve. Son évêque ne voyait pas d'un très bon œil ce brillant sujet lui échapper. Un certain jour, se trouvant près de lui, il le prit par le bras et lui glissa à l'oreille : « Voilà donc ce jeune abbé qui n'aime pas son évêque ! Pourquoi vous obstiner à rester dans cette petite congrégation salésienne ? Je suis certain que dans dix ans, et même avant, il n'en sera plus du tout question. On ne connaîtra plus les salésiens ! »

Entendant parler ainsi son évêque, l'abbé Albéra en avait l'âme toute bouleversée. Mais il ne lâcha pas Don Bosco. Celui-ci d'ailleurs ne craignait rien. Il savait l'attachement profond de son « Paolino ». Il en savait même davantage, puisque, un jour, faisant allusion à de certaines épreuves qu'avait eues à souffrir le jeune abbé : « Oh ! dit Don Bosco, il en verra d'autres. Il sera mon second... »

Don Bosco n'ignorait rien de la valeur de son abbé Paul Albéra, et, par surcroît, il lisait clairement dans son avenir... Les événements montrèrent, par la suite, qu'il ne s'était pas trompé.

L'année 1868 fut une belle étape dans la vie de Don Albéra. Le 28 mars de cette année-là il reçoit le sous-diaconat et le 6 juin il sera ordonné diacre. Quelques jours plus tard, le voilà parti avec tout le collège de Mirabello pour Turin où l'on assistera à la consé-

cratation de l'église dédiée à Notre Dame Auxiliatrice. Il voyait ainsi réalisé le rêve que lui avait confié Don Bosco quelques années plus tôt, exactement le 6 décembre 1861 « Ce soir-là, raconte-t-il, Don Bosco me dit : J'ai tellement confessé que j'en avais la tête rompue. J'avoue même que je ne sais plus trop ce que je racontais à mes pénitents, distrait que j'étais par une idée qui torturait mon imagination. Notre église est vraiment trop étroite, me disais-je, pour tout ce peuple d'enfants qui s'y entasse, sans compter les gens qui viennent du dehors. Il faut absolument que nous en bâtissions une autre qui sera imposante, splendide, et dédiée à Notre Dame Auxiliatrice. Je n'ai pas un sou en poche et je ne sais pas où je prendrai l'argent, mais cela n'a pas d'importance... Mettons-nous toujours à la besogne : la Madone nous viendra en aide. »

Et la Sainte Vierge avait tellement bien épaulé son serviteur que l'église était là, resplendissante de toute sa beauté nouvelle. Le jeune Albéra put constater une fois de plus que son père spirituel avait mille fois raison de mettre toute sa confiance en la Reine du Ciel... Il était loin de prévoir qu'un jour il présiderait aux fêtes du cinquantième anniversaire de la naissance de cette église, l'année même de ses noces d'or sacerdotales. Pour le moment il jouissait de toute la joie de Don Bosco.

Quelques semaines plus tard, le 2 août 1868, l'abbé Albéra était ordonné prêtre dans la cathédrale de Casale et ce fut également un jour de grande allégresse pour lui et pour tous les siens. Il n'avait que 23 ans. Mais il tenait en son cœur, avec l'amour profond de Don Bosco, avec le zèle ardent de l'apôtre, cette véritable humilité qui opère des merveilles et qui attire à soi les âmes.

La veille de son ordination, il était allé voir Don Bosco pour lui confier sa joie et recevoir de lui une bonne parole qui l'aidât à se mieux préparer encore à son sacerdoce.

— Dites-moi, Don Bosco, quelle faveur dois-je particulièrement demander au bon Dieu dans ma première messe ?

Et Don Bosco de répondre sans la moindre hésitation :  
— Demande au Seigneur la grâce de ne jamais te décourager.

Bien des années après, Don Albéra, devenu Supérieur Général à son tour, rappelait cette circonstance de sa vie, et il ajoutait : « A ce moment-là, je ne saisis pas exactement le sens de la réponse de Don Bosco. Mais depuis, j'ai compris... »

\* \* \*

Voilà donc notre Paul Albéra prêtre avec Don Bosco... prêtre Salésien... Il n'a que vingt-trois ans, c'est vrai. Mais les années qu'il a passées à l'Oratoire lui ont été d'une belle expérience et d'un sérieux profit... Il possède déjà une science profonde des âmes, et il joint à une prudence éclairée, une bonté, et une compréhension qui lui permettront de se charger des missions les plus délicates. Une affaire mise entre les mains de Don Albéra était assurée d'être toujours menée à bonne fin.

Dès la rentrée d'octobre il est nommé Préfet de l'Oratoire de Turin. (1) C'est donc à lui qu'il appartient d'accepter les nouveaux élèves et de se tenir en relations avec les parents et les bienfaiteurs. Il a tout ce qu'il faut pour réussir en son nouvel emploi. Très bon, très accueillant, il aura vite fait de gagner tout son monde. Un ancien élève raconte comment se fit son entrée à l'Oratoire précisément en cette année 1868, peu de temps après l'installation de Don Albéra comme préfet de la maison. « On nous conduisit, narre cet ancien, ma mère et moi, vers l'appartement occupé par le Père Albéra, et c'est là que je le vis pour la première fois. Il était seul dans son bureau, absorbé par son travail. Dès qu'il nous eût aperçus, il s'avança vers nous et nous accueillit avec une amabilité que je ne saurais oublier. Nous étions arrivés tout tremblants, presque malheureux... et voilà que l'exquise bonté de ce prêtre qui ne nous connaissait pas nous avait conquis du premier coup tous les deux... » J'avais beaucoup

(1) La fonction du « Préfet » dans les maisons salésiennes correspond à peu près au rôle du sous-directeur dans les maisons d'enseignement.

de chagrin de me séparer de toi, me disait ma mère par la suite, mais je m'en allai rassurée, parce que je sentais que je t'avais confié à un saint. »

Le père Albéra restera quatre ans à Turin. Ce sont des années de bon et beau travail remplies de souvenirs qu'il aura plaisir à évoquer plus tard. Mais ce qu'il apprécie par dessus tout, c'est cette intimité dont il jouissait avec Don Bosco. Quelle joie pour lui — et quel profit — que ce contact de tous les instants avec ce père qu'il vénérât, qu'il aimait ! C'était entre eux deux une confiance totale, un véritable échange de pensées, une étroite communion d'âmes. Ce que Don Bosco admirait en Don Albéra, c'est tout ce que celui-ci avait puisé auprès du Père.

Don Albéra reproduisait vraiment, en lui, Don Bosco lui-même... Il faut convenir que ce n'est pas là un banal et mince éloge.

#### IV

### FACE AUX RESPONSABILITÉS

#### UN DIRECTEUR A LA PAGE

Vivre auprès de Don Bosco était assurément une belle satisfaction pour le Père Paul Albéra. Il en jouissait filialement, mais il savait bien que cela ne pouvait pas durer. Ses rares qualités devaient nécessairement un jour l'appeler à des charges où il pourrait donner toute sa mesure : ce qui ne devait pas tarder.

En 1871, la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul offrait à Don Bosco une sorte de maison campagne, située à Marassi, dans la banlieue de Gênes, pour y fonder un orphelinat. Le Saint Fondateur avait accepté, laissant entendre toutefois que cette œuvre ne serait qu'une étape vers la ville de Gênes. Il n'ignorait pas que tout était à faire à Marassi. Mais il connaissait les possibilités de Don Albéra, et il l'avait chargé de l'ouverture de la maison.

Au moment du départ le nouveau directeur alla saluer une dernière fois Don Bosco.

- As-tu besoin de quelque chose ? lui demanda celui-ci.
- J'ai sur moi un billet de cinq cents liras, répond le Père Albéra. Je pense que cela me suffira pour commencer.
- Cinq cents liras ! s'écrie Don Bosco... Qu'as-tu besoin d'emporter

tant d'argent ? Tu en trouveras sur place. La Providence est à Gênes aussi bien qu'à Turin.

Et il lui demande son beau billet... pour lui en rendre à peine la moitié... Don Albéra n'avait plus qu'à mettre sa confiance en Dieu, qui viendrait sûrement à son secours en temps opportun.

Et le voilà parti, avec comme personnel, un abbé qui s'occuperait des premiers enfants, et un coadjuteur qui ferait la cuisine.

En gare de Gênes, ils espéraient trouver quelqu'un pour les conduire à leur nouveau domicile. Personne ne les attendait. Ils essaient de s'informer ici et là sans beaucoup de succès. Finalement, un bon curé des environs, vaguement au courant de l'affaire, les mit sur le chemin de la « Villa Oneto » leur résidence...

Ils arrivent enfin au terme de leur voyage. Là, nouvelle déception. La maison est absolument vide, muette, abandonnée... Pas âme qui vive dans les environs... L'accueil n'est vraiment pas réjouissant. Que faire ? A qui s'adresser?... Finalement après avoir bien cherché, ils avisent un brave paysan qui bêchait son jardin. On lui donna quelques renseignements, et quand il sut à qui il avait à faire :

— Ah ! vous venez de Turin, leur dit-il. C'est vous qui vous occupez des gamins. En effet, on a parlé de vous... On vous attend... Vous pouvez entrer dans la maison. Il n'y a personne.

Et il les introduisit dans la propriété.

Mais nos trois voyageurs furent plutôt déçus... Pas un meuble dans la maison. Pas un lit, ni même un mauvais matelas... Quelques chaises en piteux état et une table boiteuse composaient tout le mobilier. C'était vraiment la pauvreté dans toute sa splendeur. Quelque chose comme l'étable de Bethléem.

Bah ! on verrait bien. Il fallait d'abord manger. Le Père Albéra ne perd pas son temps... Il donne de l'argent à son coadjuteur et l'envoie chercher des provisions. Pendant ce temps là, on commencerait à s'installer vaille que vaille.

Or, le commissionnaire venait à peine de partir que l'on voyait arriver tout un chargement destiné à l'orphelinat. La Provi-

dence s'était fait un peu attendre, mais elle veillait... Le secours se présentait à point.

On dut souper joyeusement ce soir-là, à Marassi... Et l'on dormit aussi fort bien. Quoi de mieux à faire après toutes les émotions de la journée ?...

Dès le lendemain pourtant, la maison commença de s'organiser, On alla au plus pressé, faisant confiance à l'avenir. Entre temps se répandait la nouvelle de l'arrivée des Salésiens, et les premiers enfants ne tardèrent pas à se présenter. Ils atteignirent rapidement la cinquantaine, et il fallait songer à occuper utilement tout ce petit monde. On s'ingénia à mettre sur pied, avec des moyens de fortune, les premiers ateliers, des classes, un réfectoire, un dortoir... Pauvres débuts, à la vérité ! Mais le Père Albéra avait été formé à l'école de Don Bosco. Il n'ignorait pas qu'il faut démarrer de cette façon, si l'on veut réussir ; surtout quand on a cette fortune d'un espoir formidable en Dieu.

Le nouvel orphelinat eut tout d'abord une assez fâcheuse réputation. On le prenait pour un ramassis de vauriens que les salésiens étaient chargés de mettre au pas. Mais quand on vit ces prêtres, jeunes et pleins d'allant, jouer, travailler, chanter joyeusement avec leurs gosses, on ne fut pas longtemps à changer d'avis. Les enfants se montraient gentils, souriants, heureux de vivre. Ils se tenaient partout convenablement, et, chose extraordinaire, ils n'allaient pas marauder dans les vignes du voisinage... Bientôt les paysans des environs n'eurent plus assez de louanges pour la maison de Marassi.

Tel était le succès de cette œuvre qu'il fallut bientôt songer à émigrer, la maison devenant trop petite pour faire face aux nombreuses demandes d'admission. Don Bosco, qui était venu à deux reprises visiter ses enfants, s'en rendit bien compte, et, d'accord avec l'Archevêque de Gênes, tout dévoué aux salésiens, chercha une habitation plus spacieuse, plus apte à réaliser l'œuvre qu'il rêvait. Un ancien couvent se trouvait inoccupé à Sampierdarena, dans la banlieue immédiate de Gênes. La chapelle était de style, mais tombait littéralement en ruines. Tout était à faire ou à refaire. Don Bosco ne se démonte pas pour autant : « Nous nous donnons bien du mal,

dit-il, pour construire des églises neuves, et nous aurions le courage d'abandonner celles qui sont construites! Ce n'est pas admissible.» Et il trouva le moyen d'acheter, non seulement la chapelle, mais encore le terrain qui l'entourait pour y établir une importante école professionnelle... Pour d'aucuns, c'était là pure folie. Don Bosco, lui, savait que la Providence le conduisait et qu'elle veillerait à tout. Il avait raison. Au mois de novembre 1872, on quittait Marassi pour s'établir à Sampierdarena. Le Père Albéra devait y rester près de dix ans...

Ce furent d'ailleurs de magnifiques années dont il gardera longtemps le très vivant souvenir. Le travail et les soucis ne lui manqueront pas, certes, mais n'est-il pas vrai que les lieux où l'on a le plus peiné, le plus souffert, sont ceux-là surtout qui reviennent à la mémoire et dont on parle le plus volontiers?... Don Albéra commença par restaurer la vieille église en ruines, et il en fera un temple convenable où les fidèles des environs se pressent pour les offices. Il élèvera de nouveaux bâtiments qui lui permettront de recevoir plus de trois cents élèves. Les ateliers, un peu primitifs au début, se verront remplacés par d'autres, fort bien équipés, qui seront un témoignage de la magnifique œuvre génoise. Mécanique, imprimerie, reliure, cours de dessin... rien ne manquera bientôt plus à cette maison salésienne qui se fera, en un temps record, une place de premier plan dans la région. Notons encore au passage que l'œuvre des vocations tardives fondée par Don Bosco quelque temps auparavant trouva asile et vécut pendant plusieurs années dans cette maison de Sampierdarena.

C'est au sein de cette nombreuse famille, qui va toujours en grandissant, que le Père Albéra va se trouver à même de révéler les trésors de zèle et de bonté qui débordent de son cœur. Il est supérieur, sans doute, mais il est surtout le père, tout dévoué, l'ami qui conseille, qui encourage et dirige ses enfants, selon la manière de Don Bosco. On le lui rend d'ailleurs avec usure. On l'aime et on le vénère dans sa maison. D'autre part, il s'est promptement acquis la sympathie de tous les Génois.

Il en eut une preuve toute particulière lors de la mort de son père, Jean-Baptiste Albéra, qui rendit sa belle âme à Dieu le

8 août 1876. De toutes parts lui vinrent des témoignages d'amitié qui lui furent une consolation dans sa peine de fils très aimant. Don Albéra gardait une profonde affection pour les siens. Il ne les voyait pas souvent, mais il n'oublia jamais dans la maison paternelle, ni ses amis, ni tout ce qu'il avait tant aimé dans son enfance au cher pays natal.

Don Bosco venait volontiers à Sampierdarena. Il arrivait sans crier gare, sans se faire annoncer. N'était-il pas chez lui?... Et on le recevait comme le père que l'on attend toujours dont la présence est un réconfort et une joie pour toute la famille. Il bâtissait d'ailleurs de grands espoirs sur cette maison de Gênes « qui, plus tard, aimait-il à dire, deviendrait l'église de l'oratoire de Turin. »

Un jour, au retour d'une visite à Sampierdarena, le saint prêtre s'arrêta à Borgo San Martino, pour y célébrer la Saint-Charles fête patronale de la maison. Au repas de midi, à la table présidée par l'évêque de Casale, se trouvait un jeune homme d'une vingtaine d'années, Philippe Rinaldi, venu là pour avoir un entretien avec Don Bosco. La conversation tomba sur Don Albéra, et Don Bosco de dire, à un certain moment, entre haut et bas, : « Don Albéra est mon second... » Rinaldi, remarquant la façon dont le Père prononçait ces mots, les grava dans sa mémoire, et, sachant bien que Don Albéra n'était pas alors le bras droit de Don Bosco et qu'il n'était pas non plus le second qui eût été nommé directeur, pensa alors : « Peut-être ce Père Albéra sera-t-il le second successeur de Don Bosco. » Il garda son idée pour lui, en se disant « on verra bien... »

Or, 34 ans plus tard, le 27 février 1910, alors que le premier successeur de Don Bosco, le Père Michel Rua, était à toute extrémité, Don Rinaldi, qui avait consigné son secret par écrit, mit son papier sous une enveloppe soigneusement cachetée et la confia au secrétaire du Chapitre en lui recommandant de ne l'ouvrir qu'après l'élection du nouveau Supérieur Général. L'élection faite, et Don Albéra élu Recteur Majeur des Salésiens, Don Rinaldi se fit passer l'enveloppe et la décacheta. Il lut ce qu'il y avait écrit et donna tous les détails nécessaires. Ce fut, on le pense bien, une belle joie pour le nouvel élu et aussi pour les électeurs. Il leur semblait entendre la

voix même du Père qui venait ainsi confirmer l'excellence de leur choix. (1)

Mais revenons à Sampierdaréna, où Don Albéra continuait de travailler avec toute l'ardeur de sa jeunesse et aussi avec toute sa confiance en Dieu. Il lui en fallait beaucoup, certes, car il n'était pas toujours facile de joindre les deux bouts. Mais n'avait-il pas l'exemple du Fondateur qui continuait à travers mille obstacles, de développer son œuvre, une véritable folie pour ceux qui le connaissent peu ou mal. Un jour entre autres, le Père Albéra se trouvait absolument à court d'argent. Il lui fallait d'urgence une somme de 1 300 liras (total d'importance à l'époque) pour boucler son budget de fin de mois. L'économe avait gratté le fond de sa caisse, et avec quelques visites aux bienfaiteurs des environs, on n'avait réussi qu'à rassembler à grand'peine le quart de la somme nécessaire. Le Père Albéra ne se désolait pas. Il prie de tout son cœur et fait prier quelques-uns de ses meilleurs enfants... Et dans la soirée, comme il sortait du réfectoire, on lui remet une enveloppe où se trouvait un beau billet de mille liras : tout juste ce qui lui manquait.

Don Bosco lui avait dit en l'envoyant à Gênes : « Tu verras, la Providence ne te laissera jamais. » Comme le bon Père avait raison ! Il faut rappeler aussi que le jeune directeur gagnait aisément l'affection de tous ceux qui l'abordaient. Sans phrases, sans longs discours, il s'était rapidement conquis les cœurs de tous. Personne ne refusait l'entrée de sa maison à ce prêtre aimable, réservé, souriant, que l'on savait par surcroît d'une activité jamais lasse et toujours en éveil.

Son école professionnelle prenait de l'ampleur et donnait d'excellents ouvriers à la région. Cependant, un autre souci l'obsédait : c'était, on le devine, celui des vocations. Il fallait des prêtres au diocèse et des aides à Don Bosco. Aussi cultivait-il avec grand soin les espoirs qu'il discernait parmi ses enfants. Que de religieux, que de saints prêtres venus de sa maison ! L'Archevêque de Gênes suivait de près et avec une complaisance toute paternelle le bon travail effectué par les fils de Don Bosco dans son diocèse. Il ne manquait

(1) Le Père Philippe Rinaldi, p. p. 121 - 122. J. M. Beslay.

pas une occasion de dire la profonde estime en laquelle il tenait le directeur de Sampierdaréna : « Saluez bien de ma part le cher Don Albéra, demandait-il à un salésien de passage à l'archevêché. Qu'il me donne beaucoup de ses jeunes abbés à ordonner. C'est une de mes grandes joies d'évêque. Et puis, ajoutait-il, j'aime tant faire plaisir à votre Fondateur et à Don Albéra. »

Cette sympathie dont il était entouré lui était d'un franc et sérieux réconfort. Mais si la Providence ne lui ménageait pas les joies, que d'épreuves douloureuses n'eut-il pas aussi à supporter ! L'histoire en serait longue et n'ajouterait rien à ce que nous savons de la patience inaltérable de notre héros. Il eut à en faire preuve d'une façon particulière à l'occasion d'une malheureuse affaire de testament qui lui était disputée, alors qu'il avait pour lui tous les droits. Une certaine presse mal intentionnée en profita pour le vilipender au dernier point, voire même pour traîner ignominieusement son nom dans la boue. Don Albéra ne paraissait pas s'émouvoir de tout ce bruit fait autour de sa personne, mais on devine aisément ce qu'un homme si droit, si sensible put endurer dans une telle circonstance. Son silence et sa réserve eurent finalement cet heureux résultat de contraindre même ses adversaires à l'admiration, et son prestige ne fit que grandir.

\* \* \*

Un autre événement d'importance se préparait, qui, en lui ôtant les soucis de Sampierdaréna, allait lui jeter sur les épaules un bien plus lourd fardeau... Au début de l'année 1881, il avait reçu de Turin l'invitation de mettre au courant des affaires de la maison tel confrère qui semblait désigné pour s'en occuper par la suite. C'était assez lui faire entendre qu'il lui fallait prendre ses dispositions pour quitter bientôt Sampierdaréna. A diverses reprises Don Bosco lui avait parlé de ses récentes fondations du midi de la France : Nice, Marseille et La Navarre... Ces maisons donnaient de beaux espoirs et ne demandaient qu'à se développer, mais elles avaient besoin d'un lien direct et constant avec le fondateur. Don Albéra, fort d'une expérience de dix années à Gênes, était l'homme tout désigné pour une charge aussi délicate. Il se faisait tout doucement

à cette idée, sans rien dévoiler cependant des projets de Don Bosco. Ce n'est que dans les premiers jours d'octobre qu'il remit entre les mains de son successeur la direction de sa maison de Sampierdarena. Et comme il n'avait pas reçu d'ordre précis sur la date de son départ, il ne se hâtait pas de quitter Gênes pour s'en aller vers un rivage inconnu de lui.

Il fallait tout de même bien savoir à quoi s'en tenir, et, dans la pensée d'avoir quelques directives intéressantes, il se mit un beau jour en route pour Turin.

Dès qu'il l'eut aperçu, Don Bosco lui lança :

— Comment ! Tu n'es pas encore parti pour Marseille ! Mais dépêche-toi donc d'y aller... On t'attend là-bas !

Cette fois, il n'y avait plus à hésiter. Don Bosco n'ignorait certes pas les oppositions qu'il trouverait à Gênes parmi les bienfaiteurs et auprès de tant de familles si profondément attachées au directeur de Sampierdarena. Mais l'intérêt général de la Congrégation commandait. Don Albéra ne pouvait qu'obéir.

C'est ce qu'il fit aussitôt. Il alla saluer une dernière fois ses enfants, ses confrères et quelques-uns de ses amis qui l'avaient si généreusement aidé dans les jours difficiles. Pour tous ce fut un véritable déchirement, aussi bien chez les coopérateurs que chez le clergé. Le Vicaire Général du diocèse, le serrant dans ses bras, lui disait les larmes aux yeux : « Quel excellent ami je perds en vous ! » Et tous ceux à qui il put faire ses adieux pensaient de même.

Le pauvre directeur souffrit vivement d'un départ qui l'arrachait à tant de bonnes amitiés contractées depuis dix ans. Mais Don Bosco lui avait dit : La France t'attend. Hâte-toi d'aller vers ton nouveau poste... En fils obéissant, réconforté par la bénédiction du père, à la fin de la première quinzaine d'octobre 1881, Don Paul Albéra prenait le chemin de la France...

V

## PROVINCIAL DES SALESIENS DE FRANCE

### Sur la Côte d'Azur

C'est en novembre 1875 que Don Bosco avait lancé, à Nice, la première maison salésienne fondée en dehors de l'Italie. Le « Patronage Saint-Pierre », nom donné à cette œuvre nouvelle, avait débuté dans de pauvres conditions matérielles. Mais il devait rapidement se développer pour devenir, par la suite, une école professionnelle de premier plan. Trois années plus tard, en 1878, le fondateur ouvrait à Marseille l'Oratoire Saint-Léon, et l'Orphelinat agricole de la Navarre, à La Crau, non loin de Toulon. Ces œuvres prirent en peu de temps une importance considérable, tandis que plusieurs autres demeuraient en projet, attendant la venue des salésiens. Il s'avérait donc nécessaire de mettre à la tête de ces fondations nouvelles, et de celles qui allaient naître bientôt, un homme de valeur qui sût comprendre le tempérament français et lui fit adopter et aimer l'esprit et la méthode du Fondateur... Don Paul Albéra était sûrement l'homme providentiel tout indiqué pour une tâche de cette envergure...

Il savait d'ailleurs qu'il allait, non pas vers l'inconnu, mais vers une terre déjà bien préparée, prometteuse de magnifiques réali-

sations. Don Bosco se sentait chez lui sur la côte d'azur, où il comptait un grand nombre d'amis très dévoués. A sa prière, la Vierge Auxiliatrice y avait semé plus d'un miracle, et la renommée du Saint Fondateur grandissait chaque jour. Les bienfaiteurs se multipliaient, enthousiastes et généreux pour des œuvres dont ils comprenaient la nécessité. L'un d'entre eux, le Comte Colle, voyait fréquemment arriver Don Bosco à Toulon et parlait du saint prêtre à qui voulait l'entendre... Ainsi l'œuvre salésienne se faisait connaître et jouissait déjà de très belles et très actives sympathies. Le voyage triomphal de Don Bosco à Paris, en 1883, allait en être une preuve éclatante. Le chemin de Don Albéra était donc d'avance déjà bien tracé. Il n'allait pas tarder à l'élargir et à donner à l'œuvre naissante ce puissant développement que ses heureux débuts avaient fait espérer.

Notons en passant que sa connaissance de la langue française était plus que suffisante. Il en avait commencé l'étude bien avant d'être prêtre. Plusieurs de ses notes intimes étaient écrites en français, et il n'avait cessé de se familiariser avec notre langue, en s'adonnant à la lecture assidue de nos grands auteurs ascétiques. Avec cette facilité d'adaptation qui lui était propre, il aurait vite fait de s'accoutumer à la conversation courante. Il fera, au besoin, passer avec un bon sourire le terme impropre ou inexact qui lui viendra aux lèvres. Rien donc ne s'opposait à son arrivée en notre pays.

En ce mois d'octobre 1881, on l'accueillit avec grande joie à Marseille où il fixait sa résidence habituelle. Cette joie était doublée d'un profond sentiment de reconnaissance envers celui qui l'envoyait vers ses enfants de France. Le directeur de l'Oratoire Saint-Léon se trouvait être alors le Révérend Père Joseph Bologne qui deviendra lui-même plus tard Provincial à Paris. Il écrivait alors au sujet de Don Albéra : « Tout ce que nous entendons dire de lui, de sa piété, de ses belles qualités d'homme, de son expérience, de sa bonté, tout cela fait que nous sommes particulièrement heureux de le posséder au milieu de nous. »

Le Curé de la paroisse Saint-Joseph de Marseille - paroisse à laquelle appartient l'Oratoire Saint-Léon - était alors le Chanoine Guiol, grand ami de Don Bosco, qui le revoyait toujours avec plaisir. L'abbé Guiol avait fait la connaissance du Père Albéra dans la

maison même de Sampierdarena. Il n'est pas défendu de penser qu'il était allé à Gènes dans l'intention très nette de s'enquérir du futur Provincial de France. En tous cas, il était revenu enchanté de son voyage, absolument conquis par Don Albéra et se réjouissant grandement de son arrivée à Marseille. Lui-même se chargea de présenter le nouveau venu au Comité des Dames Patronesses de l'Oratoire. Ce Comité s'occupait activement de la maison, pourvoyait en partie à ses besoins, et, par conséquent, jouissait à ce moment-là d'une grosse influence. Ces dames, cependant, ne se faisaient pas une idée exacte de ce que pouvait être un Provincial. Elles crurent que le Père Joseph Bologne allait être remplacé, ce qui ne leur plaisait guère. Le bon Curé de Saint-Joseph mit les choses au point et les rassura pleinement. Le Père Bologne leur resterait comme directeur de la maison, et elles auraient, de surcroît, le Père Albéra, dont la charge bien définie ne pouvait que les aider à réaliser leurs charitables projets.

A peine arrivé en France, le jeune Provincial Salésien allait devoir faire face à une situation d'une extraordinaire gravité. Une loi avait été votée par le Parlement français qui frappait d'interdit les congrégations enseignantes non approuvées officiellement. Cette loi inique était en voie d'exécution sur tout le territoire. Déjà de nombreux établissements religieux, à commencer par ceux des Pères Jésuites, avaient dû se résigner à fermer leurs portes. Les fondations salésiennes se trouvaient donc elles-mêmes sérieusement menacées. On écrivit à Don Bosco pour lui demander d'urgence les dispositions à prendre en cas d'évènement fâcheux. Il répondit presque par retour du courrier : « Ayez confiance en la protection de Notre Dame Auxiliatrice... J'ai vu la Madone qui déployait son manteau sur toutes nos maisons de France blotties à ses pieds. Elle les regardait avec un sourire plein de bonté... Je vous conseille donc de ne pas avoir peur et de continuer d'aller de l'avant. Si vous restez dignes de la protection de Marie, vous verrez que vous n'éprouverez aucun ennui... ». Et, de fait, par une chance extraordinaire, les maisons salésiennes de France ne furent alors nullement inquiétées.

« Si vous restez dignes de la protection de la Sainte Vierge » avait écrit Don Bosco : c'était bien là le premier et le grand souci de

Don Albéra. Avant toutes choses, il se préoccupera de développer chez ses religieux l'âme de tout apostolat, c'est à dire la vie intérieure, sans laquelle on court tout droit aux pires échecs. Lui aussi, comme tous les maîtres en cette expérience, pensait que la quantité des ouvriers apostoliques importe moins que leur qualité. La culture des vocations sera, certes l'une de ses préoccupations majeures, mais il veillera jalousement, avec une bonté souriante, au maintien de la discipline religieuse. La règle, le règlement étaient pour lui quelque chose de sacré, tenant toutefois à ce qu'ils fussent acceptés de belle humeur et observés de plein gré. Il savait au besoin compatir à la faiblesse humaine et n'ouvrir les yeux que sur ce qu'il voulait voir, mais il connaissait bien tout son monde. A propos de rien comme à propos de tout il rappelait les leçons toutes fraîches, puisées à l'Oratoire de Turin, l'exemple de Don Bosco, ses sentences préférées, les grandes directives de son système, les résultats merveilleux obtenus par cet éducateur sans rival. Il voulait que, suivant l'exemple du Valdocco, les maisons qui lui étaient confiées fussent de véritables oasis de sainteté joyeuse, épanouie. Il avait une façon toute personnelle de rendre la piété aimable aux jeunes gens, et de les conduire tout bonnement vers un idéal franchement chrétien. On travaillait, on priait, on chantait... Bref, on servait le Seigneur dans la joie : le programme de Don Bosco, ni plus ni moins... Une telle ambiance ne pouvait qu'attirer les bénédictions du ciel sur les maisons salésiennes de France. Aussi le résultat fut celui que l'on escomptait : la plupart des anciens élèves de cette belle époque ont fondé par la suite des foyers foncièrement chrétiens, qui furent l'honneur de l'Église et de la société. Combien d'autres jeunes ont dû au Père Albéra l'heureux aboutissement d'une vocation sacerdotale et religieuse dont le bienfait se continue encore de nos jours !

L'excellent Père ne fut pas longtemps à conquérir la sympathie du monde marseillais et du rivage méditerranéen. On admirait son esprit d'initiative, son activité infatigable, son zèle entreprenant, que n'arrêtait aucun obstacle. Mais on l'aimait surtout pour sa bonté toujours souriante et une sainteté de vie qui se reflétait dans tout son extérieur. A mesure qu'on le connaissait davantage, on s'empressera d'accourir vers lui, pour un contact plus

étroit, plus intime. Bientôt sa popularité deviendra telle que tout Marseille saura que l'Oratoire Saint-Léon possède en vérité « un petit Don Bosco »... Et l'épithète lui restera.

Oh ! il n'en tire point vanité, le cher homme. Il voudrait surtout s'effacer. Mais Don Bosco lui-même, qui le connaît bien et de longue date, n'hésite pas à le mettre en avant chaque fois que l'occasion s'en présente. Il parle à tout propos de ce fils chéri, de son « Paolino » à ses bienfaiteurs, à ses amis, et leur recommande de se montrer généreux à son endroit. Don Albéra a tant besoin d'être secouru ! Et c'est un prêtre, un religieux, sur lequel on peut compter !..

Pendant un des nombreux séjours de Don Bosco à Marseille, une des meilleures bienfaitrices de l'œuvre, Madame Olive, vint lui demander conseil sur le choix d'un directeur spirituel. Le Père se recueillit un instant, ferma à demi les yeux, et répondit : « Adressez-vous à Don Albéra. C'est un homme qui fait merveille dans la direction des âmes ». Don Bosco était certain de ce qu'il avançait. Il savait que l'on pouvait trouver en Don Albéra le guide sûr, éclairé, à qui l'on peut faire pleine confiance. Discrétion, prudence, bonté, fermeté, toutes ces qualités du parfait conseiller spirituel, le Père Albéra les possédait à un très haut degré et savait fort judicieusement les mettre à profit. La correspondance qu'il entretenait par la suite avec ses amis de Marseille en est le meilleur témoignage(1).

---

(1) Deux noms reviennent souvent dans la correspondance de Don Albéra : celui de « Madame Jacques », la bonne maman des enfants de Don Bosco, d'un dévouement inlassable à l'œuvre de Don Bosco, et celui de Madame Olive... La famille Olive qui habitait la banlieue de Marseille était également toute dévouée à l'Oratoire et aux Salésiens. Famille admirable vraiment, aux mœurs ancestrales, où régnait, avec une parfaite union des cœurs, une piété solide et une admirable charité... Il y avait là neuf enfants, cinq garçons et quatre filles. En les voyant rassemblés autour de lui, Don Bosco disait plaisamment que l'on pourrait avec tout ce monde fonder une belle maison salésienne. Pensez donc ! Cinq Salésiens ! Quatre Filles de Marie Auxiliaire ! Ce rêve ne se réalisera pas tout entier, mais cependant Dieu aura sa part : deux des filles seront sœurs Salésiennes, et l'un des garçons, Ludovic, suivra Don Bosco. Il entrera au noviciat en 1886. Malade, il est guéri miraculeusement par la Sainte Vierge. Il deviendra directeur de l'Oratoire Saint-Léon et il finira par s'en aller en Chine, où il mourra en 1919, après avoir accompli une belle tâche de missionnaire salésien.

Sous l'énergique impulsion de Don Albéra et celle de son directeur, le Père Bologne, l'Oratoire Saint-Léon affirmait davantage chaque jour sa vitalité et agrandissait le champ de son influence. On achetait de nouveaux terrains, on bâtissait des classes, des ateliers, on installait une imprimerie... Tout cela, bien sûr, paraissait une pure folie aux yeux des hommes, mais l'avenir a démontré que, grâce à Don Albéra, le ciel veillait particulièrement sur cette maison. La caisse était souvent à sec : on allait de l'avant quand même. On savait bien que, sollicitée par « Le petit Don Bosco de Marseille », la Providence ne se laisserait jamais vaincre en générosité.

Nous ne pouvons pas clore ce chapitre sans dire combien, à chacune de ses visites en Provence, Don Bosco se réjouissait d'entendre chanter les louanges du fils de son âme, le Père Paul Albéra... Le plus belle éloge assurément lui venait de l'excellente réputation que s'étaient faite les enfants de l'Oratoire. Un jour, à la fin d'un repas qui avait réuni autour du Saint Fondateur un certain nombre d'amis de l'œuvre, Maître Bergasse, l'une des sommités du barreau de Marseille, prononça un toast enthousiaste dans lequel, après avoir dit les mérites du Père Albéra et du Père Bologne, il chantait le louange de leurs apprentis : « Ces chers enfants disait-il, tout le monde les admire... Où que vous alliez, vous n'entendez dire d'eux que du bien. Jusqu'à Monsieur le Curé de Saint-Joseph qui en parle du haut de la chaire avec une complaisance toute paternelle. Dans leurs ateliers on les voit s'appliquer à leur besogne, et l'on a plaisir à se trouver avec eux pendant leurs récréations. A l'église, ils chantent délicieusement, de toute leur âme, et leur attitude vous invite à prier (1). Dans la rue on les rencontre volontiers, car l'on reconnaît, à leur tenue, les enfants de Don Bosco. »

---

(1) Pendant plusieurs années, ce furent les enfants de l'Oratoire S'-Léon qui fournirent les principaux éléments de la maîtrise S'-Joseph et qui assurèrent le service de l'autel - La maîtrise eut successivement pour chefs des musiciens d'une rare et authentique valeur : les P.P. Grosso, Matha, et Siméon.

On devine que de telles paroles, sorties d'une bouche aussi autorisée, allaient droit au cœur de Don Albéra. Elles étaient d'ailleurs pleinement méritées, et c'était la meilleure récompense des fatigues et des peines qu'il s'imposait pour que Don Bosco fût satisfait de la bonne marche de ses maisons de France.

l'avaient visitée ensemble. Et sa lettre donnait quelques détails faciles à contrôler : deux lions de pierre, juchés sur des piliers massifs, gardaient l'entrée d'une belle allée de platanes qui aboutissait à une ferme. La propriété se trouvait traversée par un petit cours d'eau, et, dans tel endroit, un chêne superbe étendait sa magnifique frondaison... On alla se rendre compte. Aucun doute, c'était bien la maison qu'avait vue Don Bosco et qu'il avait signalée au curé de Saint-Joseph.

Le providentiel cadeau fut accepté avec la reconnaissance que l'on devine. On procéda immédiatement aux aménagements nécessaires, et, dès l'année suivante, le premier noviciat français s'y installait, à la grande joie du Père Albéra.

Par la suite, le noviciat émigra à Saint-Pierre de Canon, au diocèse d'Aix dans un ancien couvent de Pères Bénédictins. Mais la maison de Sainte-Marguerite, la Villa Pastré, est restée une œuvre pleinement salésienne sur laquelle veille avec amour Saint Jean Bosco. Ce sont les Filles de Marie Auxiliatrice, les « Sœurs Salésiennes », qui l'occupent actuellement. Ces religieuses, fondées par Don Bosco en 1874, avaient commencé en effet à s'établir en France dès en l'année 1877, et elles se développaient rapidement dans le Midi en attendant de se lancer à la conquête de la France entière, Elles succédèrent aux Salésiens à Sainte-Marguerite où elles ont elles-mêmes leur noviciat pour la province du Midi. Et maintenant, avec le Saint Fondateur, Sainte-Marie-Dominique Mazzarello conduit vers ses destinées toujours plus belles cette maison bénie du ciel qui fut l'une des profondes joies terrestres de Don Albéra.

D'autres fondations allaient suivre à un rythme assez rapide. Lors de son fameux voyage à Paris en 1883, Don Bosco avait été vivement sollicité de doter la capitale d'une œuvre salésienne. Il y avait consenti bien volontiers, désireux lui-même de prendre pied à Paris. Mais le terrain restait à trouver. Et, une fois trouvé, il fallait aussi songer à le payer. L'opération demanda plusieurs mois de pourparlers, souvent interrompus par cette malheureuse question d'argent. Finalement, on accepta, sur les hauteurs de Ménilmontant, l'œuvre des jeunes ouvriers fondée par le vaillant abbé Pisani. C'est

## VI

### PROVINCIAL DES SALESIENS DE FRANCE (suite)

#### Nouvelles Fondations

Le Père Paul Albéra avait fait de l'Oratoire Saint-Léon sa résidence habituelle et c'est à Marseille qu'on le voyait le plus souvent. Toutefois il n'oubliait pas que sa charge de Provincial l'obligeait à visiter fréquemment ses autres maisons, et le mettait en face des demandes pressantes d'ouverture de fondations nouvelles. L'un de ses tout premiers objectifs fut l'établissement d'un noviciat salésien français. Jusqu'à cette époque, les jeunes aspirants étaient allés faire cette année de probation en Italie. Avec le développement de l'œuvre en France, il devenait urgent de trouver une autre solution. La maison de noviciat s'imposait dans notre pays, et Don Albéra s'en préoccupait activement.

Au cours de l'année 1884 se présenta une affaire vraiment providentielle. Une riche coopératrice des environs avait ouï dire que les salésiens étaient en quête d'une maison de campagne. Elle s'empresse de venir offrir au Père Albéra une propriété qu'elle possédait dans la banlieue de Marseille, sur la paroisse de Sainte-Marguerite, en pleine colline provençale. La proposition est transmise sans retard à Don Bosco qui répond aussitôt. Il connaissait cette propriété disait-il. Il l'avait vue en songe, et le Chanoine Guiol était au courant puisqu'ils

ainsi que le Patronage Saint-Pierre, établi rue Boyer dans le 20<sup>m</sup> arrondissement, fut mis entre les mains des salésiens et devint l'oratoire Saint-Pierre Saint-Paul. Au mois d'octobre 1884, Don Albéra ouvrait officiellement cette nouvelle maison qui n'allait pas tarder à se faire une place importante parmi les œuvres de jeunesse de la capitale. De spacieux ateliers, fort bien équipés pour l'époque, y reçurent en peu de temps des centaines d'apprentis, externes et pensionnaires. A côté, les cours primaires et secondaires se préparaient à de beaux succès aux examens officiels, en même temps qu'ils étaient un champ rêvé pour la culture des vocations. En 1891, le Cardinal Richard, Archevêque de Paris, venu à Saint Pierre Saint Paul pour la bénédiction de nouveaux bâtiments, saisira cette occasion pour dire à Don Albéra sa joie profonde de posséder à Paris les Fils Don Bosco, et son désir de voir s'étendre de plus en plus leur action dans son grand diocèse. Hélas ! viendra 1903, et la triste époque de la persécution religieuse. La maison de la rue Boyer devra fermer ses portes, et les salésiens, comme tant d'autres religieux, prendront le chemin de l'exil. Tout ce beau travail, commencé par Don Albéra et si lourd de promesses d'avenir, serait-il donc arrêté pour toujours ?... Non point, car la Providence veille. Une œuvre externe se maintiendra, grâce à l'énergie, à la ténacité de cet apôtre que fut le Père Dhuit, originaire de Chartres et qui avait autrefois connu Don Bosco à Marseille. Trente années durant, ce vaillant ouvrier bataillera sans répit. Et un beau matin, après avoir subi mille traverses, après avoir surmonté des obstacles inouïs, le Patronage Saint-Pierre reviendra triomphalement tout près de sa maison natale où il poursuivra, dans ce milieu franchement populaire, son fructueux et magnifique apostolat.

Quelques mois plus tôt, le Père Albéra avait ouvert à Lille, la grande capitale du Nord, l'Orphelinat Saint-Gabriel, que cédaient à Don Bosco les Filles de la Charité. Après le passage du Saint-Fondateur, en avril 1883, plusieurs industriels de cette belle et active cité avaient nettement exprimé le désir de posséder une école salésienne. Les Conférences de Saint-Vincent de Paul prirent la chose en mains, et l'affaire se trouva réglée en très peu de temps. Les salésiens arrivèrent bientôt à Lille et y fondèrent une école professionnelle qui se vit immédiatement entourée des plus solides amitiés. Un mal-

heureux incendie détruira une partie des ateliers en 1888, mais la générosité empressée des Coopérateurs de la région du Nord aura vite fait de les reconstruire. On montera même une grande imprimerie qui se fera tout de suite une belle renommée. De nombreuses vocations vont naître et grandir dans cette maison sur laquelle il est permis de fonder les plus beaux espoirs. Mais Lille, comme Paris, comme tant d'autres œuvres charitables, va sombrer dans la bourrasque de 1903... On n'en continuera pas moins de vénérer dans cette région le nom de Don Bosco, en attendant que ses fils y puissent reprendre leur place. La flamme, entretenue par les Filles de Marie-Auxiliatrice, embrasera sûrement quelque jour, cette importante et pieuse cité qui fit jadis un si touchant et si bienveillant accueil au Père des Salésiens.

D'autres centres salésiens, patronage, écoles agricoles, maisons de famille, sont lancés en divers endroits : Ruitz, Gevigney, Rossignol, Nizas, etc... qui sont une preuve de l'activité du Provincial. Ces œuvres, toutefois, n'auront qu'une brève histoire, puisqu'elles disparurent toutes lors de la persécution religieuse de 1903... Elles obtinrent au moins cet heureux résultat de faire connaître davantage Don Bosco en France, et permirent au Père Albéra de susciter de nombreux coopérateurs qui lui resteront fidèles jusqu'à la fin.

Il convient cependant de donner une mention spéciale à la maison de Dinan, dans les Côtes-du-Nord, qui fut ouverte en 1890 par le Père Ricardi et que Don Bosco lui-même avait acceptée, en novembre 1887, quelques mois avant sa mort. Atteint par loi de 1903, l'Oratoire Jésus-Ouvrier de Dinan fut transféré en l'île de Guernesey, à la Chaumière, par l'énergique Père Yves Pourvée, qui en était à cette époque le vaillant et pieux directeur. Durant près d'un quart de siècle, l'Oratoire de Jésus-Ouvrier a donné de belles et nombreuses vocations à la Société Salésienne et aux diocèses de Bretagne, réalisant à la lettre la prédiction faite par Don Bosco à propos de cette maison... En l'année 1926, les Salésiens furent appelés par l'Évêché de Bayeux, et le directeur de la Chaumière, le bon Père Festou, transporta sa maison à Caen, où, sous le nom d'Institut Lemonnier, elle continue à fournir de zélés serviteurs à l'Église et d'excellents ouvriers au pays.

Notons également que c'est Don Albéra que revient l'honneur d'avoir envoyé les premiers salésiens sur la côte algérienne. Trois anciens élèves de l'Oratoire Saint-Léon, sous la conduite du Père Bellamy, partaient en effet pour Oran au mois d'août 1891. Pendant douze belles années ils dirigeront avec succès l'école et le patronage de la rue Ménerville qui leur ont été confiés. Chassés en 1903 de leur local, ils fondèrent de nouvelles œuvres qui n'ont cessé de grandir et qui ont été la souche de centres salésiens très vivants sur l'autre rive de la méditerranée.

On conçoit aisément que la vie du Père Albéra n'était pas de tout repos. Du nord au sud de la France on le réclamait et, en même temps qu'il assurait la bonne marche de ses œuvres naissantes, il lui fallait faire face à mille difficultés. Ouvrir des maisons, c'est bien... mais il faut pourvoir à leur entretien, à leur développement. Il faut construire des classes, des ateliers. Puis se pose la question des meubles, des machines, des installations urgentes. Et tout cela sans ressources assurées. Le problème n'était certes pas nouveau pour Don Albéra : il n'en était pas moins ardu. Plus d'une fois, le pauvre père, alerté par l'un ou l'autre de ses directeurs, regarda tristement sa bourse vide... Comment faire?... La Providence, heureusement, finissait toujours par se montrer et envoyait au moment voulu l'aide nécessaire. En dernier ressort, on recourait à Don Bosco qui, pour ses chères maisons de France, n'hésitait pas à prélever une part des offrandes destinées à l'église de Notre-Dame Auxiliatrice... Et, tant bien que mal, on arrivait enfin à boucler le budget.

Ce malheureux budget se trouva en fort mauvaise passe, une certaine année, à Marseille, du fait d'un fameux escroc, « le Père Lorette ». Ce Père Lorette n'avait du moins que le nom, qu'il s'était donné lui-même, et l'habit... Mais il ne manquait pas d'imagination ni d'audace.

Depuis quelques semaines, on s'apercevait, à l'Oratoire, que les offrandes se faisaient de plus en plus rares. Certains bienfaiteurs, qui, jusque-là, s'étaient montrés fort généreux, paraissaient se désintéresser totalement de la maison. Le directeur n'y comprenait rien : Don Albéra non plus. Et l'économe voyait arriver avec terreur son échéance de fin de mois. La situation n'était pas gaie...

Un beau matin, on finit par découvrir le pot aux roses... Un domestique avait réussi à gagner la confiance des supérieurs de la maison. Sans méfiance aucune, on l'avait envoyé en course chez des amis de l'œuvre, avec lesquels il avait réussi à faire connaissance. De plus, en furetant dans le bureau de l'économe, il s'était procuré un certain nombre d'adresses de bienfaiteurs. Quoi de plus facile ensuite que de se faire passer pour l'homme de confiance des salésiens... et empocher les offrandes des bienfaiteurs ? Le trop ingénieux « Père Lorette » fut arrêté et alla méditer quelques mois sur les inconvénients du rôle de frère quêteur non accrédité. L'histoire n'était d'ailleurs pas nouvelle, et elle a été rééditée quelques autres fois depuis.

Ni la fatigue, ni les infirmités n'empêchaient Don Bosco de revenir chaque année visiter ses maisons du midi de la France. Nice, La Navarre, Marseille le revoyaient toujours bien volontiers et lui faisaient chaque fois grande fête. Mais les forces du saint vieillard finissaient par avoir raison de sa volonté. Une année, il dut même aller prendre quelques jours de repos dans le calme de la campagne de Sainte-Marguerite. C'est là que, mandé d'urgence par Don Albéra, l'excellent docteur Combal, un ami, vint de Montpellier en toute hâte pour examiner Don Bosco.

— Mon Père, lui dit l'éminent praticien, après l'avoir longuement ausculté, mon Père, il faut vous ménager... Si vous voulez tenir encore, il est de toute nécessité de vous astreindre quelque temps à un repos absolu.

— Me reposer ! voilà bien la dernière chose à laquelle je pense, répondit en souriant le saint vieillard.

Et il repartit pour Turin où il trouverait mille soucis.

On le reverra une dernière fois en France, au mois d'avril 1886, alors qu'il se dirigeait vers l'Espagne où Barcelone l'attendait pour renouveler le triomphe de Paris. L'année suivante, il ne put, à son grand regret, venir à Nice, et, par conséquent Marseille ne le vit point. Mandé par lui, Don Albéra se rendit alors plusieurs fois au Valdocco. Ces deux âmes se comprenaient tellement ! Don Bosco avait en Don Albéra une confiance illimitée et c'était réciproque. Le « Paolino » d'autrefois était demeuré le fils très cher avec lequel aimait à s'entre-

tenir le vieillard mourant : ce lui était une grande joie que de l'avoir à ses côtés... Au mois de novembre 1887, alerté une fois de plus, le Père Albéra s'empresse d'accourir à Turin. Il vit alors Don Bosco pleurer et l'entendit se plaindre de n'avoir plus la force ni le temps de lui dire tout ce qu'il aurait voulu lui confier. Le Père Albéra comprit alors qu'il ne garderait désormais plus bien longtemps ce père qu'il aimait plus que tout. La séparation fut pour tous les deux extrêmement douloureuse.

La fin approchait. Le 5 décembre, Don Bosco célébrait la messe pour la dernière fois, et le 27 il se mettait au lit pour ne plus se relever.

Vers la mi-janvier, Don Albéra décida de retourner auprès du bon père, qu'il trouva extrêmement affaibli. Il lui parla des maisons de France des coopérateurs de Marseille, de Paris, de Lille... Don Bosco l'écoutait avec attention, renouvelant ses bénédictions pour ses chers et si généreux bienfaiteurs. Rassemblant ses dernières forces, il dit alors à Don Albéra : « Je sais, je sais que l'on aime beaucoup Don Bosco en France, que l'on prie pour sa guérison, mais cette fois... » Et d'un geste, il laissait entendre que, désormais, il ne devait plus penser qu'au grand voyage vers l'éternité.

Au cours de ses dernières heures, il appela à diverses reprises son « Paolino » : « Paul, Paul, pourquoi n'est-tu pas ici ? » Mais Don Albéra ne pouvait pas être à Turin à ce moment là et c'est un télégramme qui lui apprit, au matin du 31 janvier la mort du Père qui l'avait tant aimé. Son chagrin fut immense : on le devine. Seul, son grand esprit de foi l'aida en cette douloureuse circonstance. Et lui-même n'oubliait pas qu'il devait consoler les autres.

Après avoir assisté aux funérailles triomphales de celui que la voix du peuple appelait déjà un Saint, il dut se hâter de rentrer à Marseille où sa présence était nécessaire. Dès son retour, il fit célébrer à l'église Saint-Joseph un service funèbre solennel qui fut l'occasion d'une nouvelle et splendide manifestation de sympathie envers les fils de Don Bosco.

\* \* \*

La mort du Fondateur des Salésiens, loin d'arrêter le développement de son œuvre, parut, au contraire, lui donner un essor

nouveau. Comme il le disait dans la lettre-testament qu'il adressait à ses Coopérateurs : « Don Bosco continuerait de travailler là-haut pour ses enfants d'ici-bas ». Il tenait bien parole.

Les années qui suivirent marquèrent en effet un regain d'activité pour les maisons salésiennes de France. Ici, Don Albéra lançait une œuvre de vocations tardives ; là, de nouveaux ateliers s'élevaient, notamment à Marseille et à Nice... Les imprimeries de Lille et de Paris se faisaient une belle réputation en assurant l'exécution d'importantes commandes pour le compte de l'État. D'autre part, les travaux des enfants de Don Bosco obtinrent un grand succès à l'exposition internationale de 1889, où leur stand d'éditions et de reliures de luxe fut particulièrement remarqué.

Le premier successeur de Don Bosco, Don Michel Rua, vint à Marseille en 1890. On profita de son passage pour poser la première pierre des nouveaux bâtiments de l'Oratoire, les ateliers actuels. Il ne fallait pas moins de cent mille francs, somme fabuleuse à l'époque, pour mener à bien cette audacieuse entreprise... Don Albéra ne s'en effrayait pas. Il avait foi en la Providence : comme toujours, elle fera le nécessaire en temps voulu.

L'année 1891 fut attristée par la mort du docteur Charles d'Espiney, le premier biographe français de Don Bosco. Le bon père l'avait lui-même fortement engagé à écrire la merveilleuse histoire de l'œuvre salésienne. Il n'en tirait bien sûr aucune gloire personnelle. Tout ce qu'il avait réalisé, n'était-ce pas à la Sainte Vierge qu'il le devait ? Mais il n'y avait pas de raison de taire les faveurs de la Providence. D'autre part il fallait se faire de nombreux bienfaiteurs, et ce travail y aiderait certainement. Le docteur d'Espiney s'employa donc de toute son âme et de tout son talent à écrire ce qu'il avait appris de la bouche même de Don Bosco. On peut dire en toute vérité que c'est grâce à lui que commença à être connue en France la belle et véridique Légende Dorée de Saint-Jean Bosco.

Vers la même époque se présentait à Saint-Léon un visiteur de marque, le Révérend Dom Pothier, restaurateur du chant grégorien. Il était en relations très étroites avec le directeur de la maison, Don Grosso, musicien éminent lui aussi et maître de chapelle de grande valeur. Dom Pothier donna, dans une des principales salles d'auditions

de Marseille, une conférence au cours de laquelle la maîtrise de l'Oratoire se fit entendre en plusieurs morceaux de choix. La chronique de l'époque nous assure que cette manifestation obtint le plus brillant succès. Don Albéra écrivait à des amis que ce fut pour beaucoup une véritable révélation. Il pensait bien que, du haut du ciel, Don Bosco applaudissait à la joie de ses fils.

Chaque année, le 30 juin, on célébrait en grande solennité, à Marseille, la fête patronale du Père Provincial, le Père Paul Albéra. Les enfants de l'Oratoire attendaient impatiemment cette occasion de lui témoigner leur reconnaissance et leur affection filiale. Les bienfaiteurs eux-mêmes prenaient part à la fête de famille. Comment n'y seraient-ils pas accourus ? Don Albéra était vraiment pour eux un autre Don Bosco... Ne lit-on pas, à ce propos, au registre des délibérations du Comité marseillais de bienfaisance cette note très significative : « La présence de Don Albéra et son expérience sont indispensables à l'heure où des difficultés toujours nouvelles surgissent pour empêcher la bonne marche de nos œuvres. Mandaté par Don Bosco, il continue de procurer à l'Oratoire Saint-Léon sa sollicitude si paternelle. Il est l'homme qui attire sur la maison, plus que tout autre, la bénédiction du Père disparu. »

On comprend mieux, après cela, comment la fête de saint-Paul était vraiment une journée de famille que l'on préparait longtemps à l'avance et que l'on passait dans l'allégresse... Or, en cette année 1892, si l'on redoublait d'attentions filiales, on ne pouvait pas se défendre d'un certain sentiment d'anxiété. On sentait qu'un nuage de tristesse planait sur la maison. Des bruits persistants de départ prochain du Père se murmuraient de bouche à oreille et s'affirmaient de plus en plus chaque jour. Les cœurs se serraient et la joie n'arrivait pas à se maintenir au diapason habituel. On aurait tant voulu garder Don Albéra, l'attacher définitivement à cette terre de France qu'il aimait de toute son âme. L'excellent abbé Mendre qui sera un jour Curé de Saint-Joseph, le lui disait en termes très fraternels, et Don Albéra lui-même avait grand peine à cacher son émotion. Il savait déjà, lui, d'une façon certaine, qu'on allait bientôt le rappeler à Turin, où l'attendaient d'autres charges et des occupations toutes

nouvelles. Il sentait terriblement d'avance le poids du sacrifice que l'obéissance s'appêtait à lui demander.

En effet, quelques semaines plus tard, on apprenait officiellement que le Père Albéra était nommé Directeur Spirituel de toute la Congrégation Salésienne, et qu'il devait en conséquence se préparer à quitter Marseille et la France. On peut difficilement s'imaginer la stupeur que souleva en ville et dans maint endroit la nouvelle de ce changement. Il semblait tellement impossible à tous que les maisons de France puissent être privées d'une présence si nécessaire... Lui, cependant, se soumettait en silence à la volonté divine, et, toujours souriant, malgré son réel et profond chagrin, il se préparait au départ.

Ce départ eut lieu à la fin du mois d'août 1892... On peut supposer ce qu'il en coûta au Père Albéra de franchir le seuil de cet Oratoire Saint-Léon où il avait vécu de si belles années de travail et d'apostolat ! Ses confrères, ses enfants, ses bienfaiteurs étaient absolument navrés. Tous voulaient lui redire une dernière fois leur attachement affectueux et leurs regrets de voir s'éloigner un Père dont le zèle infatigable, la piété communicative et la bonté souriante avaient su conquérir l'âme de tout un peuple... Certes on avait beaucoup aimé Don Bosco et l'on gardait fidèlement son souvenir, mais on pleurait amèrement le départ de celui qui l'avait si bien remplacé, si merveilleusement continué : le Révérend Père Paul Albéra, le « petit Don Bosco de Marseille... »

VII

DIRECTEUR SPIRITUEL DE LA CONGRÉGATION

Les années vécues en France par le Père Albéra l'avaient enrichi d'une haute expérience et lui furent une belle préparation à son nouvel état. De ses contacts fréquents avec de nombreuses personnalités religieuses et civiles, de ses rapports étroits avec certaines communautés, de ses relations amicales avec les familles, le bon Père, doué d'un sens aigu d'observation et d'un fin discernement, avait su tirer grand profit. Il allait le mettre au service de la tâche qui lui était confiée. D'autre part, la piété de sa vie, une science ascétique peu ordinaire, l'exemple de ses vertus, son talent d'écrivain, et tout un passé de souvenirs étonnamment présents à sa mémoire faisaient de lui le maître autorisé et écouté.

Mais quel changement total de vie pour lui ! Vingt années durant il avait été l'âme enthousiaste d'œuvres naissantes et bien vivantes auxquelles son activité donnait un merveilleux épanouissement. A Marassi, à Sampierdarena, à Marseille, il se trouvait en pleine action, suivant pas à pas le cheminement de la famille dont il était le père aimé et vénéré. De plus, il pouvait exercer un ministère extérieur assez important : la chaire, le confessionnal ne lui laissaient, avec ses occupations habituelles, que de rares moments de vraie tranquillité... Et voilà qu'il allait se trouver confiné entre quatre murs, devant mener surtout, pensait-il, une existence d'homme de bureau.

Tout le contraire de ce qu'il avait fait jusqu'alors. Il est donc bien compréhensible qu'il eût, les premiers temps au moins, à combattre en lui une certaine mélancolie, avec un peu de nostalgie de tout ce qu'il avait dû quitter. Il gardera le sourire, certes, mais ce ne sera pas sans effort. Et sans doute se souviendra-t-il plus d'une fois de la recommandation que lui fit Don Bosco au jour de son ordination sacerdotale ; « Demande au bon Dieu la grâce de ne jamais te décourager, quoi qu'il arrive ».

On trouve le reflet de cet état d'âme dans un pauvre cahier dont il fait son confident, et où l'on pourrait suivre presque au jour le jour son ascension spirituelle. Ces pages écrites avec une simplicité d'enfant, sans aucun égard pour lui-même font de fréquentes allusions à ses peines intimes — peines qui se trouveront accrues d'une souffrance physique dont il supportera le poids jusqu'à sa mort. Ce qui le chagrine le plus, surtout dans les premiers mois de son séjour à Turin, c'est l'impossibilité où il se trouve d'exercer le moindre ministère auprès des enfants. On sent qu'il y a là pour lui une véritable privation. Ainsi, à l'occasion de la fête de Saint-Joseph, qui revêtait à Marseille une grande solennité, il laisse tomber de sa plume cette phrase bien significative : « Je ne puis me défendre aujourd'hui d'une certaine tristesse. Je songe à ce que je faisais les autres années à pareil jour... » Mais il se hâte d'ajouter humblement : « Pourquoi m'attarder à ces souvenirs... Quel pauvre homme je suis, en vérité ! ... »

On relit assez souvent ces mêmes pensées dans son petit cahier, où il se reproche constamment ces retours sur lui-même ; « Je ne puis m'empêcher de me rappeler Marseille, l'Oratoire Saint-Léon, le bon Chanoine Guiol. Le souvenir du passé me poursuit. » Mais il s'empresse d'ajouter : « J'ai promis de faire la volonté de Dieu, manifestée par les ordres de mes supérieurs. Je dois bien me persuader que les autres ne trouvent pas non plus que des roses sur leur chemin : l'obéissance et la patience de mes confrères doivent me servir d'encouragement. »

La sensibilité du Père Albéra était soumise, nous le voyons, à une rude épreuve. Toutefois, sa volonté reprendra vite le dessus, et l'on voit autre chose dans ses notes intimes que de stériles et

vains regrets du passé. Ce qui frappe surtout le lecteur, c'est ce désir très net de monter de plus en plus, de s'élever par delà les pauvres accidents de ce monde, c'est un souci constant et sincère de gravir, coûte que coûte, les difficiles degrés de la perfection. Que dire d'autre part de son affection pour ses confrères, de son respect de l'autorité, de son esprit de mortification... Les réflexions sur sa conduite personnelle, que l'on ne peut lire sans émotion, restent pour nous un témoignage vivant de sa préoccupation de sanctifier sa vie quotidienne. S'il lui arrive de manquer à ses résolutions, il s'admoneste parfois très sévèrement : « J'ai passé la journée dans la dissipation, écrit-il. J'ai pris une certaine complaisance à parler de moi. Je n'ai pas travaillé de façon utile aujourd'hui. Je n'ai réalisé aucun progrès sérieux dans cette vertu que je m'étais proposée... L'absence de réflexion est chez moi un grand défaut. Je dois y veiller attentivement. »

Et à tout instant il se reproche ses attaches trop humaines : « Je trouve vraiment que mon cœur n'est pas libéré de toutes mes affections. Pourquoi cette sympathie à l'égard de certaines personnes et cette antipathie déraisonnable envers quelques autres ? Je pense beaucoup trop souvent à mes amis laissés à Marseille. Cela ne me donne pas lieu d'être content de moi. »

Ce dernier reproche revient comme un refrain sous sa plume. Mais comme l'on comprend les sentiments de ce bon Père ! Don Albéra, ne l'oublions pas, était resté dix belles années en France. Il avait eu le temps de se créer de bonnes amitiés qui lui resteront très fidèles. Peut-on lui faire un grief de ces souvenirs qui assaillent son esprit et contre lesquels il lutte héroïquement...

Au mois de mai 1893 il avait l'occasion de retourner à Marseille pour y régler certaines affaires qui réclamaient sa présence. Avant de se mettre en route il va s'épancher sur la tombe de Don Bosco à Valsalice et lui demande instamment la grâce de faire quelque bien pendant son voyage en France.

Il reviendra d'ailleurs à peu près chaque année vers ses anciens amis et ce sera pour lui une joie toujours nouvelle. Cette joie est largement partagée, surtout par les bienfaiteurs de Paris. Lille,

ou Marseille qui ont la chance de le revoir et de s'entretenir quelques instants avec lui.

La mort soudaine du curé de Saint-Joseph de Marseille, le Chanoine Guiol, survenue au mois d'octobre 1893, lui causa une profonde émotion. Ces deux prêtres s'étaient tellement bien compris ! On ne s'étonne donc pas de lire dans son journal : « Mon esprit est tout rempli du souvenir de ce bon Chanoine Guiol, qui nous a quittés si rapidement. Qui aurait pu le penser ? Certaines dates me font revivre ces belles journées de fêtes que nous passions si fraternellement ensemble ! Puisse le Seigneur récompenser avec largesse cet excellent ami de nos œuvres ! Je ne penserai désormais à lui que pour prier pour le salut de son âme, et je m'efforcerai de me détacher de plus en plus de tout ce qui est trop humain dans mes affections. »

Il faudrait pouvoir le suivre pas à pas dans cette ascension continue vers l'idéal de sainteté qu'il a toujours devant les yeux : « J'ai tracé à mes confrères le programme de l'année, écrivait-il en janvier 1897. Je ne dois pas oublier l'obligation où je suis d'être le premier à suivre ce programme. Il me faut donc tendre de toutes mes forces vers la perfection, m'imprégner de plus en plus de l'esprit de la congrégation pour être un parfait salésien, et ne jamais perdre de vue que mon devoir est de travailler au salut des âmes. »

Et tous ceux qui le fréquentent de près sont conquis par cette bonté, cette amabilité charmante qui lui sont propres et dont il ne se départit pas un instant, même en des circonstances où d'autres auraient pu se laisser aller naturellement à quelque mouvement d'humeur.

En décembre 1897 il prêchait une retraite d'ordination à la maison d'Avigliana, dans les Alpes du Piémont. L'hiver était fort rigoureux et le chauffage plutôt maigre. Don Albéra en était malheureux pour lui et surtout pour les autres. Il plaignait ses religieux, voulait savoir s'ils étaient suffisamment couverts, si la température ne les faisait pas trop souffrir : bref, il s'occupait d'eux tout comme l'aurait fait une vraie maman.

Or, pendant une instruction de l'après-midi, un peu en raison du froid, un peu aussi à cause de la diction monotone du

Père Albéra, les auditeurs, serrés dans leurs manteaux, se mirent à somnoler doucement. Bientôt, la salle où se donnait la conférence prit quelque peu l'aspect d'un paisible et sage dortoir.

Le prédicateur s'en aperçut bientôt. Il s'arrêta un moment de parler, frappa du doigt la table où il s'appuyait, et, sur le ton d'un aimable reproche : « Je vois, dit-il mes chers confrères, que vous êtes un peu fatigués. Vous avez froid, et mes sermons vous invitent sans doute au sommeil. Cependant, je vous demande un effort. Essayez de vous tenir éveillés. Je vais avoir fini. »

Ce petit rappel à l'ordre eut un effet rapide. On se poussa du coude pour s'entr'aider à tenir les yeux ouverts. Des toux discrètes firent savoir à l'orateur que l'on s'appliquait à faire l'effort demandé. Bientôt, tout le monde se trouvait attentif à écouter la suite de l'instruction.

A l'heure de la récréation, Don Albéra fut le premier à rappeler l'incident et à s'en amuser. Mais personne ne se laissa plus prendre par le sommeil au cours des sermons de la retraite...

\* \* \*

L'année 1900 marquait le 25<sup>ème</sup> anniversaire du départ des premiers missionnaires salésiens vers des peuplades inconnues du Nouveau Monde. A cette occasion, Don Michel Rua, alors Supérieur Général de la Congrégation, délégua le Père Albéra comme visiteur extraordinaire de toutes les maisons salésiennes éparses sur le Nouveau Continent. C'était une mission délicate, dangereuse par moments, mais qui fut aussi une occasion merveilleuse, pour ces peuples lointains, de témoigner leur reconnaissance à Don Bosco représenté par son fils, Don Albéra.

Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de ce périple qui dura près de trois ans, du mois d'août 1900 à la fin d'avril 1903. La relation en est pourtant fort intéressante et extrêmement variée. On peut le supposer quand on sait que le Père Albéra visita 215 maisons de Salésiens ou de Filles de Marie Auxiliatrice, du détroit de Magellan aux États-Unis d'Amérique du Nord. Il parcourut le

Brésil, l'Argentine, le Matto-Grosso, la Patagonie, la Terre de Feu. Il traversa la Cordillère des Andes pour entrer au Chili puis au Pérou. Il rendit visite aux lépreux de Colombie avant de se diriger vers l'Amérique Centrale et de là vers le Mexique puis enfin atterrir à New-York. Du sud de l'Amérique au Canada il parcourut des étendues de terrain incalculables : pour ne citer qu'un chiffre, la visite qu'il fit aux tribus indiennes du Matto-Grosso lui demanda, entre l'aller et le retour, 42 jours de voyage à cheval, à pied, ou en bateau à vapeur. Partout ce fut le même accueil, empressé, chaleureux, enthousiaste, véritablement filial. Son secrétaire pourra écrire ces lignes qui résument parfaitement l'état d'esprit des foules, des cités ou des peuplades des pampas qui s'empressaient autour du représentant de Don Bosco : « Les réceptions que l'on réserve à Don Albéra sont chose incroyable : en quelque lieu qu'il arrive, les plus hauts dignitaires viennent à sa rencontre, de très loin parfois, se félicitant de pouvoir faire connaissance avec lui, le saluer, lui dire quelques mots, entendre sa voix. Chefs d'Etats, évêques, magistrats, s'empressent autour de son humble personne. On l'invite à présider des cérémonies religieuses et profanes, parce que l'on vénère en lui le représentant du Supérieur Général en même temps que la grande figure de Don Bosco ».

Quel courage et quelle endurance ne fallait-il pas à cet homme qui était au seuil de la vieillesse et qui ne craignit pas d'affronter les fatigues insoupçonnées d'un tel voyage ! Quand on pense qu'il dut faire cinq mois de cheval pour atteindre au cœur des tribus indiennes le dernier de ses confrères travaillant à l'évangélisation de pauvres gens perdus dans la brousse ! Certaines journées, celles par exemple qui le virent franchir les cols des Cordillères, à plus de quatre mille mètres d'altitude, il demeura sans désespérer quatorze heures sur sa monture. Le soir, à l'étape, il fallait le descendre de sa bête, tant le froid, la fatigue, la tension des muscles et les privations de nourriture l'avaient réduit à néant. Il coucha sous la tente du Fuégien dans la Terre de Feu, et goûta au brouet peu appétissant de l'Indien Jivaros dans l'Équateur. A plus d'une reprise il dut prendre son sommeil sur le sol, enveloppé dans son manteau, protégé des cruautés de la nuit par un misérable toit de paille déroulé sur quatre pieux fichés en terre. Cela nous paraît

au-dessus des forces humaines. Et cependant c'est une histoire authentique que ce voyage réalisé par Don Albéra voilà un peu plus de cinquante ans.

De cette course apostolique à travers le Nouveau-Monde, Don Albéra rapporta une admiration émue pour la besogne accomplie en vingt-cinq ans par les Fils de Don Bosco, — un sentiment d'effroi devant l'abandon moral où des centaines de milliers d'âmes, baptisées ou infidèles, gisaient encore lamentablement, exploitées par le commerce et l'industrie moderne, et jamais redressées vers les cieux par la voix du missionnaire, — et enfin la confirmation par les faits de la prophétie, qui, dans la misérable chambrette où, le 14 mai 1862, ses premiers enfants se rangeaient à sa suite, voyait, à trente ans de là, une armée salésienne bataillant sur tout le globe. « Ces paroles, prononcées ce soir-là, disait Don Albéra au retour, je les avais interprétées comme l'expression d'un désir d'apôtre, la manifestation d'une grande âme ardente. Je me trompais bien. Le regard de Don Bosco fouillait à même l'avenir, et sa voix l'évoquait sans effort. Il voyait... ce que je viens de voir. La prophétie s'est réalisée : l'arbre de la Congrégation a étendu sa puissante ramure au-delà des mers, et, à son ombre, des milliers d'âmes se nourrissent des fruits de vie qu'il produit. »

Don Albéra se trouvait de retour à Turin pour le couronnement de Notre-Dame Auxiliatrice qui eut lieu le 17 mai 1903. Cette cérémonie grandiose lui procura une joie profonde. « Quelle magnifique journée, écrit-il. Elle a marqué le triomphe de Notre-Dame, et j'ai vécu des heures de paradis. » Comme Don Bosco devait revivre devant ses yeux et dans son esprit en une telle circonstance !

Confirmé dans sa charge de directeur spirituel par le Chapitre Général de 1904, il y apportera, avec une expérience qui se développe sans cesse, un zèle apostolique doublé d'une piété de plus en plus délicate et d'une science ascétique qui s'enrichit chaque jour. Conscient de la nécessité absolue d'une sérieuse vie intérieure dans l'activité salésienne, il mettra tous ses soins à la développer chez ses confrères, leur rappelant souvent que cette vie en Dieu est le puissant moteur qui décuple les énergies, qui dirige, sanctifie et tempère l'action. Par de fréquentes visites aux maisons, par ses

lettres-circulaires, par ses conférences il rappelle sans cesse à tous l'observance à la Règle, dans ses moindres détails, condition nécessaire pour conserver une vraie piété. Il sait l'écueil terrible qui guette les hommes lancés dans l'apostolat. Qu'ils oublient la prière, et c'est la catastrophe. Aussi ne cesse-t-il de répéter : « Avant l'action, avant le dévouement, avant le travail des hommes, il y a la grâce de Dieu demandée et obtenue par la prière. Les forces humaines sont courtes et vite abattues, si elles ne s'appuient pas sur la force de Dieu et si elles ne s'alimentent pas à la source cachée. Prions si nous voulons faire un travail sérieux et profitable. »

Le directeur spirituel inscrit également à la première page de son programme le souci de la culture des vocations. C'est une question primordiale qui intéresse le présent et l'avenir. Don Albéra se rendait compte des immenses besoins de l'Eglise et aussi de ceux des œuvres salésiennes, alors en plein développement. Il tenait continuellement présent à son esprit ce sujet de la vocation, et toutes les occasions de l'aborder lui semblaient bonnes. Même au cours d'une séance récréative il trouvait moyen d'en glisser un mot aux jeunes spectateurs. Lors de ses visites aux maisons, il réunissait les compagnons de l'Immaculée-Conception et n'hésitait pas à leur demander : Lequel d'entre vous sera prêtre un jour ? Et ce fut souvent le point de départ d'une vocation qui ne se serait peut-être sans cela jamais révélée. Que de prêtres, que de religieux lui doivent d'avoir fait à Dieu le don total d'eux mêmes pour mener une vie d'apostolat et de sacrifice.

Et ces vocations dont il jetait le germe, il les suivait avec une constance jamais lassée. Il les aidait, les encourageait, les relevait au besoin, et, malgré les soucis d'une charge très lourde, il sera fidèle à soutenir de ses conseils les âmes qu'il aura mises sur le chemin de la vie sacerdotale ou religieuse. Telle ou telle de ses lettres est un véritable résumé de tout l'ascétisme de la vocation.

Il est loin toutefois d'ignorer le soin attentif dont il faut entourer la formation des novices et des futurs prêtres et il ne manque pas de rappeler aux supérieurs leur grande responsabilité sur ce point. Une sainte prudence et un sérieux examen sont nécessaires quand il s'agit d'admettre à la profession religieuse ou d'accepter aux ordres

sacrés. Il écrivait à un provincial salésien que son entourage jugeait un peu sévère : « Je sais que tu veilles attentivement à ne pas faire monter vers le sacerdoce ceux dont la conduite n'est pas exempte de quelque reproche. Tu as parfaitement raison. L'expérience nous apprend que nous devons nous montrer de plus en plus exigeants. Continue : tu es dans la bonne voie. Le Pape Pie X ne pense pas autrement. »

Faut-il en conclure que Don Albéra se soit montré peu compréhensif en prenant ainsi une attitude qui paraît sévère, opposée, semble-t-il, à la patience, à la longanimité de Don Bosco ? Assurément non. Il faut bien savoir que, dans plus d'une circonstance, le Saint Fondateur sut lui-même unir la force et la bonté. Le bien des âmes exige parfois une fermeté extérieure, qui semble dure aux yeux de certains, mais que le devoir commande impérieusement. Les résultats acquis témoignèrent toujours en faveur du parfait bon sens dont le Père Albéra, directeur spirituel avisé, faisait preuve en une affaire aussi grave.

\*  
\* \*

Et c'est ainsi que, pendant dix-huit années, le Père Albéra, aux côtés du Supérieur Général, remplit, à la satisfaction de tous, sa charge de directeur spirituel de la Congrégation. Dans les derniers temps il venait le plus possible en aide à Don Rua dont la santé commençait à donner de sérieuses inquiétudes. On avait eu l'espoir de célébrer ses noces d'or sacerdotales, mais au début de l'année 1910 on se rendait compte qu'il n'y fallait plus songer. Les forces du courageux vieillard déclinaient rapidement. Bientôt on perdit tout espoir de le sauver. Le mardi de Pâques 29 mars, il recevait les derniers sacrements, et, quelques jours plus tard, au matin du 6 avril, il rendait sa belle âme à Dieu.

Ce fut un coup très dur pour Don Albéra : « Nous avons bien raison de pleurer un tel supérieur, dira-t-il. C'est un trésor qui disparaît. Plus nous irons, plus nous nous rendrons compte de ce que nous avons perdu. »

Quelqu'un écrivit alors à Don Albéra qu'il le voyait très bien comme successeur du vénéré défunt. La réponse fut rapide et quelque peu cinglante : « Votre imagination bat la campagne. Il faut que vous ayez une piètre opinion de moi pour supposer que, en ce moment, je pense à cela. Dieu me garde de pareils sentiments... Je n'ai rien à vous dire de plus. »

Cependant, quelques mois plus tard, le Chapitre Général de la Congrégation Salésienne se réunissait pour l'élection d'un nouveau Supérieur. A une forte majorité Don Paul Albéra était élu au matin du 16 août, jour anniversaire de la naissance de Don Bosco. La joie fut grande en tous pays, mais surtout en France où le bon Père gardait tant et de si réelles sympathies. Ainsi se réalisait la prophétie faite par le Saint Fondateur le 22 novembre 1877, plus de trente ans auparavant : « Don Albéra sera mon second... Oh ! oui, Don Albéra aura beaucoup de difficultés, mais il nous aidera beaucoup... ». Le « Paolino » d'autrefois allait continuer de montrer à son père Don Bosco que sa prédiction était juste, et que sa confiance avait été bien placée.

VIII

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION  
SALÉSIENNE

Succéder à Don Rua et à Don Bosco, à ces deux hommes qui s'étaient fait, à juste titre, une belle réputation de sainteté; prendre en mains le gouvernement d'une société religieuse déjà éparse aux quatre coins du monde et qui continuait de se lancer dans les entreprises les plus hardies; se trouver à la tête d'une organisation dont les activités multiples devaient s'efforcer de répondre aux impérieuses exigences des temps actuels: tout cela demandait une vertu, un caractère, un courage, une culture qui sont l'apanage d'un bien petit nombre et que plus d'un ne saurait pas adapter aux situations difficiles qu'imposent parfois les évènements.

Ces qualités exceptionnelles, le Père Albéra les possédait au suprême degré. Il se fût bien gardé assurément d'aller au-devant d'une telle charge: il ne s'y déroba pas non plus. Il accepta tout simplement, comme il avait toujours tout accepté jusqu'alors, ne voyant dans ce choix que l'indulgence de ses confrères et l'expression de la volonté divine: «J'ai bien peur que vous n'ayez bientôt à faire une autre élection» dit-il, faisant allusion à sa pauvre santé... Cependant sa résolution est prise, son dessein nettement formé:

Puisqu'il est désormais le chef, il continuera pleinement, ardemment, jusqu'au bout de ses forces, l'œuvre de ses deux prédécesseurs.

«Dès que j'en eus la possibilité, écrit-il dans sa première lettre circulaire, j'allai me prosterner sur la tombe de notre cher Père Don Bosco. Je lui exposai mon émoi, mes craintes, et je le suppliai de me venir en aide. De mon côté je lui promis de rien épargner pour conserver à la Congrégation cet esprit et ces traditions dont j'ai été moi-même nourri et qui demeurent notre force.»

Il tiendra scrupuleusement parole. Tout son gouvernement sera inspiré par l'affection filiale qu'il portait à Don Bosco et à Don Rua. Peu de temps après son élection, il allait se jeter aux pieds de Pie X, à Rome, et lui demander, avec sa bénédiction, une consigne à suivre. Le Saint Pape lui dit: «Vous me demandez un mot d'ordre, je voici: «Tene quod habes... Suivez les traces de vos prédécesseurs. Gardez intact le dépôt qui vous a été confié. «Ce dépôt, l'humble vieillard prosterné devant le Saint-Père le savait bien, ce dépôt, c'était un faisceau d'œuvres frémissantes de vie à maintenir et à développer; c'était aussi un esprit, une méthode, une tactique dont il ne fallait pas dévier: Don Albéra, en chef, en père, y tiendra la main.

\*  
\* \*

Nous l'avons dit, ce qui aida particulièrement Don Albéra dans l'accomplissement de sa mission de Supérieur Général, ce fut la grande affection qu'il gardait à Don Bosco, affection qui inspira toutes ses pensées, tous ses actes. Il éprouvait constamment le besoin de parler de ce père dont lesouvenir ne le quittait pas. «Ce que Don Bosco avait dit, ce que Don Bosco avait fait, nous assure le Père Candéla, qui l'a bien connu, était pour lui une règle de vie dont il ne s'éloignait pas d'une ligne. Sa mémoire prodigieuse lui rappelait mille détails qu'il exposait avec une précision minutieuse et dont il enrichissait sa conversation». Le Père Scaloni, qui mourut Provincial de Belgique, pourra écrire également: «De tous nos supérieurs, celui qui reproduisait le plus fidèlement Don Bosco était sans aucun doute le Père Albéra. Nous l'écoutions parler comme si nous avions écouté Don Bosco en personne.»

Dans chacune de ses lettres, qui sont un véritable trésor de spiritualité pour les salésiens, Don Albéra revient avec insistance sur la nécessité de s'attacher au Saint Fondateur. Il écrit par exemple : « Au cours de ces années durant lesquelles j'eus tant de fois l'occasion de l'accompagner en ses voyages, de vivre en son intimité, j'ai de plus en plus acquis la persuasion que nous nous devons d'imiter le plus possible Don Bosco... Etudions-le de très près et parlons souvent de lui... Quand il fut ordonné prêtre, il demanda comme faveur particulière à Dieu l'efficacité de la parole. Sa prière fut exaucée : ce don, il l'obtint... Mais sa parole est toujours efficace : il nous parle encore : à nous de l'écouter et de mettre en pratique ses enseignements. »

Chaque fois que Don Albéra voulait faire plaisir à quelqu'un de ses confrères, il le faisait toujours au nom de Don Bosco : « Don Bosco te permet ceci... Il est bien content de pouvoir t'accorder cela. Don Bosco a pensé à toi : il t'envoie ce que tu lui as demandé ». C'étaient là ses expressions habituelles. Et quand il lui fallait, au contraire, répondre par un refus, alors, le Père Albéra ne mettait plus Don Bosco en avant ; il prenait sous son bonnet la peine qu'il était dans l'obligation de faire. Il ne se permettait pas d'enlever la moindre parcelle de l'aurole qui devait resplendir au front de son père vénéré, Don Bosco.

Don Albéra avait été élu pour une période de douze ans, comme le veulent les Constitutions de Saint-François-de-Sales. Son Rectorat s'achèvera dix mois avant son terme, coupé brusquement par la mort : mais ces onze années de gestion marquèrent un progrès continu pour les œuvres salésiennes, malgré la grande difficulté des temps. La guerre, en effet, va mobiliser un nombre imposant de confrères de différents pays, et des centaines tomberont sur le champ de bataille ou rentreront malades, infirmes, diminués. Des maisons seront fermées ou marcheront au ralenti. Le chiffre des aumônes, nécessaires à qui vit de charité, sera considérablement amoindri. Au Mexique et au Portugal les religieux sont reconduits à la frontière. En France, comme suite aux lois de 1901, c'est le silence et la solitude là où jadis retentissaient les cris des enfants et la sainte rumeur du beau travail accompli dans la joie... En dépit de tous les obsta-

cles, une centaine d'œuvres nouvelles seront ouvertes par Don Albéra, entre 1910 et 1921, et le total des Salésiens se verra lui-même augmenté de façon appréciable. A sa mort ils seront déjà plus de cinq mille, dans le monde entier. La foi du courageux vieillard aura raison de l'épreuve, si dure qu'elle se présente.

Il sait qu'il n'a pas le droit de se décourager. Il est extérieurement faible, sans apparence, mais il possède une volonté d'acier, au service d'une âme d'apôtre. maintenant qu'il est chef, il se souvient plus que jamais de ce fameux voyage fait, quelques années plus tôt, à travers l'Amérique. Il sait les besoins immenses des pays infidèles, et, par ses paroles, ses écrits, il ne cessera de pousser ses fils vers cet apostolat de premier plan.

Sous son énergique impulsion, les missions vont prendre une extension surprenante : toutes celles qui existent élargiront leur champ d'action, et dans plusieurs endroits de l'univers païen, s'allumeront de nouveaux foyers de vie chrétienne. Il prit en charge un Vicariat apostolique en Chine, deux Préfectures Apostoliques, l'une en Assam, dans les Indes, l'autre dans la province du Rio Négro au Brésil.

Le Congo Belge commença également à recevoir des salésiens qui possèdent maintenant, en ce beau territoire, un vicariat apostolique et des écoles florissantes. Neuf expéditions de missionnaires ont reçu la bénédiction de Don Albéra. Sa dernière joie, six jours avant sa mort, sera de lancer une colonne ardente de ses fils, sous la direction d'un salésien français, le futur Monseigneur Mathias, à la conquête de toute une région des Indes où quelques milliers de chrétiens sont perdus dans la masse de sept millions d'infidèles.

Pour vaincre les résistances ou les inerties, Don Albéra rappelait souvent à ses religieux que les missions étaient le second but de la Société Salésienne. Il leur citait l'exemple de Don Bosco se privant de ses meilleurs disciples pour les envoyer dans la Terre de Feu, et il ne craignait pas d'écrire à certains directeurs de maisons qui criaient misère : « Ne vous étonnez pas que la Providence n'accoure plus à votre aide et surtout ne vous plaignez pas. Vous ne pensez trop souvent qu'à vos petites difficultés personnelles. Le Seigneur vous en

punit. Ce ne sont pas les bienfaiteurs qui manquent, mais l'Esprit Saint les détourne des maisons qui n'alimentent pas les missions ». Comme un Provincial lui faisait observer qu'en enlevant de ses maisons les meilleurs sujets pour les diriger vers les missions il le mettait dans un grand embarras, le supérieur donna la réponse qu'avait donnée Don Bosco lui-même en pareille circonstance : « Soyez tranquilles... Pour un missionnaire que vous donnez, le bon Dieu vous enverra deux nouvelles vocations, et même davantage. Ce sacrifice attirera sur vous les bénédictions du ciel ».

Cette obsession de l'apostolat missionnaire ne détournait cependant pas son regard des besoins plus proches de la jeunesse de nos pays. Il provoquait l'ouverture de nouveaux patronages, ne craignait pas d'entreprendre des tournées fatigantes pour aller encourager ceux de ses fils qui se donnaient à cette œuvre de choix. C'est également sous son rectorat que les salésiens ont fait surgir un peu partout leurs Associations d'Anciens Élèves qui ont témoigné rapidement d'une belle vitalité : « Ressaisissez à travers la vie vos Anciens Élèves, écrivait-il. N'abandonnez pas ces hommes que vous avez connus enfants : ils sont toujours vos fils. Bien qu'ils aient grandi et que les circonstances les aient éloignés de vous, ils ont encore besoin de votre assistance. Groupez-les. Unissez-les. Fondez avec leur concours des œuvres religieuses et sociales. Veillez sur eux partout et toujours. »

Et pour témoigner de l'importance qu'il donne à toutes ses paternelles recommandations, on le verra, au cours de dix années, aller souvent se rendre compte par lui-même du bien accompli par ses religieux. Il fera de fréquents voyages en Italie... On le verra aussi en Belgique, en France, en Pologne, en Espagne... Douce consolation pour son cœur de Père que celle de constater partout l'extraordinaire rayonnement du nom, des méthodes et du zèle salésiens.

On ne peut évidemment pas songer, dans une brève esquisse biographique, à narrer par le menu les nombreuses randonnées que s'imposa le Supérieur Général pour visiter ses maisons et encourager ses fils. Nous ne pouvons pas cependant passer sous silence la visite qu'il fit, au printemps de 1912, aux œuvres salésiennes d'Angleterre et de Belgique, après un arrêt dans notre capitale. A cette époque

d'avant-guerre la France Salésienne, par suite des lois de 1904, était réduite à bien peu de chose. Les maisons de la Province du Nord avaient toutes été supprimées. Seules subsistaient encore, et au prix de quels sacrifices ! les établissements de la côte d'azur, Nice, La Navarre, Marseille, Montpellier, qui, de temps en temps, recevaient, sans éclat, la visite du Père. Mais cette année là, Don Albéra, se dirigeant sur l'Angleterre voulut s'arrêter à Paris, où l'œuvre salésienne comptait une foule d'amis et de bienfaiteurs. Il y fut reçu chez les Bénédictines de la rue Monsieur, où il resta 48 heures.

Le Père Dhuit, au Patronage de la rue des Pyrénées, et le Père Noguier de Malijay, à la maison de famille de la rue de Bagneux, retrouvèrent, avec l'émotion que l'on devine, ce père qu'ils connaissaient de longue date, et lui présentèrent ce qu'ils essayaient de sauver de l'œuvre florissante d'autrefois. Il eut aussi la grande joie de revoir un grand nombre d'anciens élèves et de coopérateurs, invités par le Père Paul Virion, Provincial à cette époque. Il fut touché au plus intime de l'âme de l'accueil empressé et affectueux qui lui fut réservé : « Quel dommage, répétait-il, quel dommage que les fils de Don Bosco ne puissent plus exercer librement leur apostolat en cette capitale où tant d'âmes généreuses ne demanderaient qu'à seconder leur action pour le bien de la jeunesse et de la société tout entière... Je prie de tout mon cœur pour que reviennent bientôt des temps meilleurs. « La prière du bon Père Albéra est maintenant, grâce à Dieu, largement exaucée ».

De Paris, l'illustre voyageur se rendit à l'Île de Guernesey, où depuis 1904, avait été transféré l'Oratoire Jésus-Ouvrier de Dinan. Il y resta une semaine, et ce fut, en vérité, une semaine splendide... Sous un beau soleil printanier, qui fait de cette île toute fleurie un paysage enchanteur, le bon Père vécut heureux au milieu de ses enfants enthousiasmés. Il prit contact avec les trois paroisses dirigées par les Salésiens français et put constater le bon travail accompli par ses fils. Il se trouvait d'ailleurs dans une ambiance particulièrement agréable puisque La Chaumière — c'était le nom de la propriété — était en tout premier lieu une maison de vocations. Plusieurs de ses élèves se trouvaient déjà enrôlés dans la milice salésienne : d'autres suivront qui gardent de La Chaumière un très vivant souvenir.

Don Albéra se sentit vraiment là comme un père entouré de ses enfants. Le 14 avril, qui était le dimanche de la Quasimodo, la journée fut une parfaite réussite. On pria, on chanta, on eut une belle séance récréative au cours de laquelle la fanfare lançait aux échos la joie de tous. Et, quand la nuit vint, la propriété se trouva soudain transformée, comme par une baguette magique, en un féerique palais des mille et une nuits. Les petits Bretons de La Chaumière étaient heureux : Don Albéra ne l'était pas moins. Il parlera longtemps de son séjour à Guernesey...

Ce furent ensuite les maisons d'Angleterre, Battersea, Farnborough, Burwarsh, qui fêtèrent avec éclat le Supérieur Général accompagné du Provincial, le Père Scaloni. Le Cardinal Bourne lui réservait un accueil des plus chaleureux. Il avait personnellement connu Don Bosco et s'intéressait toujours à ses œuvres. Ne dit-on pas que pendant son séminaire il avait eu un moment l'idée de devenir salésien? Dans un long entretien avec Don Albéra il se plut à lui dire toute sa joie de posséder des fils de Don Bosco et son espoir de les voir travailler de plus en plus nombreux sur le sol anglais.

Après une étape à Chertsey, où les Sœurs de Marie Auxiliatrice dirigeaient un établissement jouissant déjà d'un certain renom, le Supérieur Général rentra à Londres pour en repartir le 27 avril, laissant tous ceux qu'il avait vus sous le charme de sa souriante bonté.

Il arrivait en Belgique le lendemain pour commencer cette longue et belle randonnée qui dura près d'un mois. Melles près Tournai eut l'honneur de sa première visite. Il eut des mots très paternels pour cette œuvre de vocations tardives qui venait de naître et qui promettait déjà une abondante moisson. A Bruxelles il eut la joie de saluer le Cardinal Mercier qui lui dit longuement sa vénération pour Don Rua, qu'il avait vu mourir. Puis ce furent les différentes centres salésiens qui commençaient à pousser de belles racines en terre de Belgique. Au noviciat du petit village d'Hechtel, il retrouva plusieurs de ses fils de France, soit parmi les supérieurs de la maison, soit parmi les novices et les scolastiques, puisque, à cette époque, noviciat et scolasticat français avaient dû être transférés au pays flamand où ils resteront jusqu'à la guerre de 1914... A Liège, la

ville du Saint-Sacrement, ce fut la splendide manifestation du couronnement de la statue de Notre Dame Auxiliatrice. Et c'était aussi le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de cette maison, ouverte on s'en souvient, sur l'ordre même de la Sainte Vierge transmis à Don Bosco quelques semaines avant sa mort. Cette double cérémonie rassembla autour du bon Supérieur et de nombreux évêques une foule priante et recueillie, heureuse de saluer le successeur de Don Bosco. Quelle magnifique occasion pour le Père Albéra de rappeler maint souvenir, et quelle conclusion glorieuse à ce triomphal voyage!.. Il avait pu voir de tout près, avec une moisson salésienne riche d'espérance, les sentiments profonds d'affection reconnaissante que l'on garde en tous pays pour le Père et Fondateur Saint Jean-Bosco.

Il aura encore, au cours de ces années de dur labeur, quelques autres joies bien réconfortantes où il voit la délicatesse de la Providence et qu'il partage avec toute sa famille religieuse. Nous ne pouvons que signaler rapidement, au courant de la plume, certaines dates qui ont une résonance toute spéciale dans les annales salésiennes. C'est, en 1911, la nouvelle de l'érection au rang de basilique mineure du temple de Notre-Dame Auxiliatrice à Turin : ce privilège sera également accordé à l'église du Sacré-Cœur à Rome dix ans plus tard. Quel bel hommage au travail acharné du bâtisseur! En 1918, le vaillant missionnaire parti quarante ans plus tôt, et devenu depuis évêque, Monseigneur Cagliero, recevait la pourpre cardinalice, des mains du Pape Benoît XV. De cet honneur fait à la Congrégation Salésienne tout entière, le Père Albéra s'empressait d'aller remercier le Pontife, qui ne lui ménagea pas ses encouragements, et qui, à cette occasion, lui accorda, sur sa demande, une bénédiction spéciale pour les Coopérateurs... Au mois de mai 1918, il aura la grande joie de célébrer ses noces d'or sacerdotales, en même temps que l'on fêtait le cinquantième anniversaire de la consécration de l'église dédiée à Notre-Dame Auxiliatrice. Ce double anniversaire, un peu teinté de tristesse par les événements, fut cependant, pour le bon Père, une belle occasion d'évoquer de bien doux souvenirs. Enfin, au cours de l'année 1920, en présence d'une foule enthousiaste et d'un groupe imposant d'Anciens Élèves accourus de tous les coins du monde, le Père Albéra voyait, avec l'émotion que l'on pense, s'élever devant l'église Notre-Dame Auxiliatrice, le monument grandiose, érigé à la

gloire du Père et du Saint qu'il s'était toujours efforcé de reproduire au cours de sa belle existence.

Mais sa plus grande satisfaction fut sans aucun doute celle de constater, de toucher du doigt pour ainsi dire, la vie intense et fervente de la Congrégation qu'il dirigeait et dont il portait la lourde responsabilité. Après la guerre, après tant de difficultés de toutes sortes enfin surmontées, un rythme régulier de bon travail salésien s'était rétabli et s'affirmait peu à peu. Les maisons reprenaient vie, dans l'observation absolument nécessaire de la règle joyeusement acceptée. Des vocations s'annonçaient, nombreuses et sûres, et qui allaient permettre d'intéressantes et fructueuses réalisations. On pouvait aller à l'avant : tout revenait dans l'ordre et tout était en progrès pour le plus grand bien de cette jeunesse d'après guerre qui appelait au secours. La consigne impérieuse du travail était observée, en même temps qu'un esprit vraiment religieux et des traditions chères retrouvaient partout leur place. On travaillait, on priait. Le Père Albéra pouvait se réjouir, puisque, sous ses yeux, mûrissait, lentement mais sûrement, tout ce qu'avait voulu et tout ce que voulait toujours le père vénéré, Don Bosco.

L'œuvre de Don Albéra fut donc, on vient de le voir, une marche en avant décidée, triomphante, au milieu de temps fort troublés. Mais il faut bien dire aussi que le Supérieur Général eut constamment, et en premier lieu, le souci de rappeler aux salésiens l'idéal vers lequel ils devaient tendre et les vertus qu'ils doivent pratiquer pour remplir parfaitement leur tâche. Ses nombreuses lettres, au style clair et imagé, à la pensée nette et profonde, sont la meilleure preuve de ce soin particulier qu'il mit à enseigner ses fils en leur découvrant dans le détail l'esprit et la manière de Don Bosco.

Dès sa première lettre à ses religieux, il insiste avec force sur l'ordre de préférence que doivent avoir dans leurs cœurs les œuvres d'apostolat. « Nous sommes pour le peuple, leur répète-t-il pour la jeunesse pauvre et abandonnée, et le Patronage est l'âme de notre Pieuse Société, le cœur et la vie de notre Congrégation. » Et, dans une autre lettre : « Vous pouvez appliquer votre activité à quantité d'œuvres en faveur de la jeunesse, mais d'abord au patronage. Si vous agissez autrement, vous ne méritez pas d'être appelés Fils d

Don Bosco... Pour être un bon Salésien, il faut avoir la passion du Patronage ».

Que de pages enthousiastes n'a-t-il pas écrites à ce sujet ! On ne peut tout citer... et c'est dommage. A l'issue du premier Congrès important qu'il présidait en qualité de Supérieur Général, il laissait déborder son cœur : « Comme je suis heureux d'avoir présidé un Congrès où l'on s'est particulièrement occupé des patronages et de l'enseignement religieux. Au cours de nos réunions, j'ai saisi une fois de plus l'importance majeure de cette œuvre si chère au cœur de Don Bosco. J'ai vu aussi, de plus près la longue route qu'il nous faut parcourir avant d'atteindre le but entrevu par notre Saint Fondateur : sauver la jeunesse du monde entier par le moyen des patronages.

Don Albéra, on le voit, entretenait une prédilection marquée pour la première œuvre de Don Bosco. Il s'épanouissait quand, lors de ses visites aux maisons Salésiennes, il trouvait un patronage en pleine activité. Au cours du dernier séjour qu'il fit à Marseille, l'année même de sa mort, en 1921, nous l'avons vu plusieurs fois venir dans la cour du Patronage Saint-Joseph, qui dépend de l'Oratoire Saint-Léon et s'y entretenir avec ses jeunes confrères ou avec les enfants. L'une de ses dernières messes qu'il ait dites en France, il la célébra dans l'intimité de la chapelle de ce patronage, un matin, très tôt, seul avec son serviteur de messe, qui en a gardé nous le savons, un très profond et très vif souvenir.

La veille de sa mort, on parlait devant lui de l'acquisition nécessaire d'un vaste terrain destiné au scolasticat de théologie. Et Don Albéra de dire : « Que penseront nos Coopérateurs quand ils verront que les salésiens se lancent dans des entreprises aussi coûteuses ! Et pourtant il le faut bien. Cela nous rendra d'ailleurs grand service, puisque, avec l'aide de nos théologiens, nous pourrions accepter de nouveaux patronages. » Et il se mit à en énumérer plusieurs qu'il aurait voulu pouvoir ouvrir sans tarder.

Après le patronage, dirigez vos yeux, vos désirs, et, si Dieu vous y appelle, vos pas, vers les missions : voilà le second but de la Congrégation de Don Bosco. Nous savons quelle était, à ce sujet, la pensée de Don Albéra : nous ne faisons que la rappeler pour souligner l'enseignement précis qu'il aimait à donner. C'est bien souvent qu'il revient sur ce côté important de l'apostolat salésien. Il aurait tant voulu multiplier les centres missionnaires afin que la bonne parole fût portée à ces peuples qui vivent dans l'ignorance de l'Évangile.

La guerre de 1914 l'arrêta dans ses généreuses entreprises, et il en souffrit beaucoup. Mais sitôt passée la tourmente, il donnait des indications très nettes pour que, dans toutes les maisons Salésiennes, on se préoccupât de la formation de nombreux et zélés missionnaires. Il en fait même une obligation : « C'est un devoir pour vous de penser aux vocations de missionnaires. » Et, comme à cette époque, on préparait l'inauguration du monument à Don Bosco, il en profitait pour écrire : « Le plus bel hommage que vous puissiez déposer aux pieds de ce monument, c'est l'assurance que vous préparez des missionnaires. Sans parler de l'immense joie que vous me procurerez à moi-même en me donnant un bon nombre de salésiens prêts à partir pour les missions. »

Il dira dans une autre lettre édifiante : « Prions le Maître de la vigne de lui envoyer des ouvriers, et ingénions-nous à les faire surgir. Gardons-nous de répéter cette phrase que l'on dit trop facilement : on peut être missionnaire partout... Montrons plutôt à la jeunesse, toujours généreuse, les beautés de l'apostolat en pays infidèle, et soutenons par de larges aumônes l'effort admirable des ouvriers de la foi ».

Nous avons dit, dans un chapitre précédent comment Don Albéra était obsédé par cette pensée de donner des prêtres à l'Église. Devenu Supérieur Général, il s'en procupe encore davantage. Il veut qu'on ne recule devant aucun sacrifice dès lors qu'il s'agit de diriger vers l'autel des enfants qui en expriment le désir. Il recommandait toujours de recevoir gratuitement dans les maisons les élèves qui voulaient étudier le latin et qui présentaient quelque signe de

vocation. « Où que vous soyez, dans les agglomérations ouvrières de nos grandes cités modernes, dans les campagnes les plus reculées, voire au fond des Pampas, songez à donner à l'Église de Dieu des ministres dévoués, cultivez les vocations, alimentez le sacerdoce. N'oubliez pas que Don Bosco a donné à lui seul des milliers de prêtres à l'Église. Ses fils doivent continuer dans cette voie s'ils veulent se montrer dignes de lui. »

\* \* \*

Patronages, missions, vocations, voilà les trois buts principaux du salésien, sur lesquels revient à tout instant le Père Albéra. Il est une autre activité qui lui tiendra également fort à cœur, et dont il nous faut au moins dire un mot : c'est le souci affectueux qu'il aura du coopérateur salésien.

Comme Don Bosco et comme son prédécesseur Don Rua, le Père Albéra savait fort bien qu'il n'aurait pu rien réaliser de sérieux sans l'aide généreuse de ses coopérateurs : aussi leur gardait-il une profonde reconnaissance, saisissant toutes les occasions de la leur manifester.

Nous l'avons vu, à Marseille et Sampierdarena, toujours prêt à rendre service aux familles particulièrement dévouées aux œuvres salésiennes. Il n'oubliait jamais la fête à souhaiter, la visite à faire en telle circonstance douloureuse. Et l'on savait bien que l'on pouvait toujours trouver près de lui le conseil qui éclaire ou le mot qui console. Il gardera le souvenir ému des dévouements charitables qui l'on tant aidé sur son chemin. Quand il sera devenu Supérieur Général, il s'efforcera de rester le plus possible en relations avec ceux qu'il a connus, faisant siennes leurs peines et leurs joies, leur apportant à tout instant ces témoignages de délicate reconnaissance dont il avait le secret.

Au cours de l'année 1913 des cérémonies furent organisées dans le midi en l'honneur du Marquis de Villeneuve, fondateur des Syndicats Agricoles de Provence décédé quelques années auparavant.

Il s'était toujours montré fervent Coopérateur Salésien, et avait même écrit une biographie de Don Bosco. A sa fille, religieuse au Sacré-Cœur, Don Albéra se hâtait d'adresser les lignes suivantes qui témoignent de la fidélité de son souvenir : « J'ai eu la joie de lire le compte-rendu des cérémonies officielles organisées en l'honneur de votre cher père. Je remercie Dieu de tout cœur des honneurs qui lui ont été rendus. C'est en effet la Providence qui a tout ordonné pour que les hommes sachent le bien réalisé par M. le Marquis de Ville-neuve. Ces hommages, en définitive, tournent en faveur de l'Eglise et de la religion, puisque c'est son esprit chrétien qui lui a inspiré cette activité et cette constance dans le bien. Tous les salésiens qui ont eu la chance de connaître Monsieur votre père se réjouiront avec moi et liront avec intérêt les discours prononcés en son honneur ».

La reconnaissance de Don Albéra pour ses Coopérateurs, on la trouve exprimée chaque année dans la lettre qu'il remettait au Bulletin Salésien du mois de janvier. On sent vraiment toute l'estime affectueuse qu'il leur réservait dans son cœur à l'empressement qu'il met à leur faire part des joies et des peines de la Congrégation, à l'intérêt qu'il porte à leur bonheur temporel et au bien de leurs âmes. N'ignorant rien de la charité de ses Coopérateurs, il les considérait vraiment comme membres de la famille salésienne. Il ne regardait pas du tout comme une chose superflue, encore moins comme une charge, l'obligation de leur témoigner fréquemment sa toute paternelle reconnaissance...

Là encore, il était bien dans le chemin tracé par Don Bosco...

## IX

### LES DERNIÈRES ANNÉES VERS LA MAISON DU PÈRE

Lorsque, le 16 août 1910, Don Albéra avait été appelé, par la confiance de ses frères, à prendre en mains les rênes de la Congrégation, plus d'un ami des salésiens avait éprouvé un sentiment de surprise. Le choix, en effet, paraissait au premier abord étrange et déconcertant. Après onze années de séjour en France où les difficultés ne lui avaient pas manqué, après dix-huit ans d'assistance auprès du successeur du Père, il semblait bien que la frêle enveloppe de Don Albéra ne pouvait plus longtemps faire face à de lourdes responsabilités. N'était-il pas pour le moins osé de donner à une armée jeune et ruisselante de vie un chef si fragile qu'il ne semblait plus tenir à l'existence que par un fil ?.. Quel général, en vérité, pour être à la tête d'une pareille troupe !..

Ceux qui pensaient ainsi étaient loin du compte, et ils oubliaient, une fois de plus, que la Providence mène tout selon ses desseins... Au vrai, ce vieillard, de si pauvre apparence fut une volonté, une des plus fortes qui se puissent rencontrer... Tout au long de son rectorat, certes, les consolations ne manqueront pas à son cœur pour le soutenir et l'encourager : la pourpre tombant sur les épaules de Monseigneur Cagliero, deux Archevêques, dix Évêques, demandés

par Rome à l'armée salésienne, les œuvres se multipliant, malgré la guerre, dans une admirable fécondité, le soleil ne se couchant pas sur les missions, établies sur quatre continents, la cause de Don Bosco soumise au jugement de Rome... ce furent là des joies très douces au cœur de ce Père... Mais dans l'autre plateau de la balance, quel contrepoids de douleurs et d'épreuves de toutes sortes ! Au Mexique, au Portugal, en France, le silence et la solitude là où jadis retentissait la sainte rumeur du travail humain, et surtout, la grande épreuve, la guerre... Ses fils ravis par centaines, des maisons entières écrasées sous la rafale, d'autres privées de moyens et de personnel obligées de fermer leurs portes, une impuissance absolue d'alimenter certaines missions lointaines, décimées par le surmenage, les aumônes diminuant, les frais augmentant de jour en jour... Il y avait là de quoi venir à bout des plus résistants... Mais encore un coup, Don Albéra était une volonté, dans toute la force du terme, et cette volonté, était nous le savons déjà, au service d'une âme d'apôtre.

Toutefois, la lame finit par user le fourreau. Les forces humaines ont des limites, et Don Albéra allait bientôt en faire la rude expérience. Le 25 février 1919 mourait quasi subitement, à l'Oratoire, l'Économiste Général de la Congrégation, Don Bretto. Ce fut un coup très dur pour le Père Albéra... Trois semaines plus tard, tandis qu'il célébrait la messe à l'occasion d'un service pour le défunt, Don Albéra se sentit pour la première fois gravement atteint dans la région du cœur. A plusieurs reprises au cours du Saint Sacrifice, il eut comme le sentiment que ses forces allaient lui manquer et il murmura aux prêtres qui l'assistaient : « Soutenez-moi, soutenez-moi, je me sens défaillir ». Il put tout de même achever l'office funèbre, mais quand il regagna sa chambre, on s'aperçut avec stupeur que la crise avait laissé des traces trop évidentes. Don Albéra traînait douloureusement la jambe et sa tête se penchait obstinément sur l'épaule droite. Un célèbre docteur de Turin appelé en hâte conclut à une crise cardiaque sans gravité. Il fixa un régime à base de repos et de tranquillité. Hélas ! le repos et la tranquillité sont choses qui n'entrent pas au programme de vie d'un Supérieur Général des Salésiens.

De fait, après quelques jours de calme imposés par son entourage, Don Albéra reprenait impitoyablement son règlement

ordinaire : lever à cinq heures, à cinq heures et demie, méditation avec la communauté, à 6 heures célébration du Saint Sacrifice, et à 7 heures au travail. De 7 heures à 9 heures et demie, il se donnait surtout à sa correspondance : puis les audiences commençaient jusqu'à midi. Après le déjeuner, il avait l'habitude de se retirer une demi-heure dans sa chambre pour se reposer ; mais à deux heures précises, il était dans son bureau qu'il ne quittait guère qu'à huit heures du soir : correspondance, audiences accordées aux salésiens, séance du Chapitre Supérieur, rédaction de quelques pièces... tout cela coupé cependant par une demi-heure de prière aux pieds de la Vierge Auxiliatrice. Oh ! cette demi-heure d'oraison dans la Basilique, quel vrai repos pour le bon père ! C'était, dans ces journées desséchantes, l'oasis rêvé pour son âme ! Il fallait le voir à ces instants, tout recueilli en Dieu, agenouillé dans l'un des bancs les plus proches du chœur, le regard fixé sur le tabernacle ou sur la Vierge Miraculeuse. Son attitude de foi et d'adoration était toute une leçon, et plus d'un visiteur du sanctuaire se retournait pour contempler ce prêtre aux cheveux blancs qui priait éperdûment, de toute son âme recueillie en Dieu.

Petit à petit cependant, le Père Albéra se remettait de cette secousse inquiétante qui parut ne lui avoir laissé que peu de traces. Il reprit bientôt sa correspondance, puis ses audiences ; et nous le voyons même, au cours de cette année entreprendre certains voyages, fatigants sans doute, mais que réclame le bien de sa famille religieuse. On le sent plus que jamais préoccupé des patronages, des missions, et il ne cesse de recommander les œuvres destinées aux orphelins de guerre... Au mois de novembre il était à Rome, aux pieds du Saint Père, heureux d'exposer de vive voix au Pontife Suprême tout ce que les salésiens avaient réalisé pour les enfants malheureux de l'Europe Centrale ! Comme il aurait voulu faire davantage encore pour la « jeunesse pauvre et abandonnée » ! Que de maisons il eût aimé ouvrir pour venir au secours des adolescents besogneux s'il avait eu un plus grand nombre de salésiens ! Avec quelle émotion n'entendait-il pas le Pape Benoît XV lui dire : « On me demande souvent d'intervenir auprès de vous en faveur de nouvelles fondations, rendues nécessaires par le besoin des temps ; mais je sais que vos fils font tout ce qu'ils peuvent pour élargir le

champ de leurs fatigues en proportion des bras dont ils disposent... Quand donc cependant les reverrai-je reprendre leur activité sur le sol de France ? « Et, faisant écho à ces paroles, le Père Albéra, dans sa lettre à ses Coopérateurs leur demandait de redoubler de zèle et de charité pour parer à tant de misères issues de la guerre : « Multipliez votre activité sur le terrain de la coopération salésienne, en essayant de faire face, dans vos villes et dans vos villages, aux besoins nouveaux que cette période d'après-guerre a suscités, en modelant votre apostolat sur celui de Don Bosco pour rendre aux populations des villes et des campagnes la foi en Dieu et la pratique de la religion. Sans cette restauration chrétienne, le monde entier ne saurait se guérir de la fièvre qui l'agite depuis des années. Puisse l'effort de chacun d'entre nous contribuer sérieusement à cette rénovation sociale par l'éducation chrétienne des nouvelles générations. »

Une exposition artisanale au Valdocco, le Congrès des Anciens Elèves, érigés en Fédération Internationale, l'érection du monument à Don Bosco, les clôtures des retraites, la cérémonie de départ des missionnaires... tout cela, joint à la besogne ordinaire, témoigne d'une volonté et d'une puissance de travail étonnantes chez un homme qui semblait au bout de ses forces. Don Albéra, cependant, ne s'arrête pas. A peine si de temps à autres il prend les quelques jours de repos que lui ordonne le médecin. Comme Don Bosco « On se reposera en Paradis » répond-il à ceux qui l'engagent à se ménager : et il continue de réaliser son programme de plus en plus chargé. En décembre 1920, il est de nouveau dans la Ville Eternelle pour traiter avec les Congrégations romaines des affaires concernant la Société Salésienne et il assistera à l'entrée solennelle du Cardinal Cagliero dans sa bonne ville de Frascati. L'accueil fait à Son Éminence par ses nouveaux diocésains lui fut une véritable joie : prélude à celle d'être reçu quelques jours plus tard au Vatican où le Saint Père lui redira toute sa satisfaction pour l'activité inlassable de ses fils et leur soin à conserver dans sa pureté l'esprit de leur Fondateur.

Le Père Albéra rentrait à Turin dans la journée du 20 janvier 1921. Sa santé paraissait suffisamment rassurante pour que les médecins ne missent pas opposition à un projet de voyage en France. Des affaires importantes l'appelaient à Lyon, et des

bienfaiteurs très chers le sollicitaient de venir les voir en même temps qu'il visiterait ses maisons de la côte d'azur. Il commença par Nice, où il trouva en plein épanouissement la première maison fondée par Don Bosco en France. Le Père Louis Cartier, alors directeur, lui faisait part de son dessein d'élever sur la Place d'Armes une grande église dédiée à Notre Dame Auxiliatrice. Les objections ne manquaient pas, bien sûr - les objections ne manquent jamais quand il s'agit de lancer quelque chose - Mais Don Albéra connaissait de longue date la foi tenace du Père Cartier, qui s'est vue d'ailleurs, dès ici-bas, magnifiquement récompensée. Puis ce fut La Navarre, que Don Bosco avait contemplée autrefois en songe, et qui se préparait à reprendre une vie nouvelle. A l'orphelinat de Saint-Cyr, tenu par les Sœurs Salésiennes, il bénit une petite pensionnaire que l'on jugeait au plus mal, et qui se trouvait parfaitement guérie le lendemain... A Marseille il avait la grande joie de revoir son ami de toujours, le Chanoine Mendre, Curé de Saint-Joseph qui lui redisait comment « il avait volé son cœur et celui de tous les Marseillais » Quel repos pour le bon Père Supérieur de vivre quelques jours dans cette maison où il avait tant travaillé pendant dix belles années de sa vie ! Salésiens, coopérateurs, anciens élèves, tant de l'Oratoire que du Patronage Saint-Joseph et des autres patronages de banlieue s'empressaient autour de sa personne pour lui dire leur joie de posséder « le petit Don Bosco de Marseille ». Ce furent de bien douces émotions pour le Père Albéra qui voyait ainsi le couronnement de ses efforts en cette bonne ville qu'il avait tant aimée.

Les œuvres de Montpellier, de Romans, du Château d'Aix, dans la Loire, de Caluire près de Lyon... le reçurent tour à tour, et partout le bon Père fut accueilli avec un enthousiasme et une affection respectueuse qui étaient pour son cœur une bien consolante émotion. Il sentait combien Don Bosco était aimé en ce pays de France, et touchant du doigt tout le bien qu'y avaient accompli ses fils, il devinait le bel avenir qui se préparait. Il s'avouait incapable, au retour, de dire quelle avait été sa plus grande joie, tellement les enfants, les salésiens, les coopérateurs, les autorités ecclésiastiques lui avaient témoigné d'amitié fidèle et de profonde reconnaissance.

Cependant il gardait un souvenir particulier de l'accueil extrêmement bienveillant que lui avaient réservé, à Montpellier, le

Cardinal de Cabrières, et à Lyon, le Cardinal Maurin, tous les deux fervents admirateurs de Don Bosco... Ces deux éminents prélats avaient tenu à lui témoigner de la meilleure manière leur affection pour Don Bosco et ses œuvres et s'étaient montré envers lui d'une délicatesse qui l'avait touché au plus profond du cœur.

Rentré à Turin par la Suisse, après un arrêt à la maison de La Longeraie à Morges, Don Albéra reprenait immédiatement ses occupations ordinaires. Il écrivit alors à ses confrères plusieurs lettres-circulaires sur les vertus qu'ils devaient pratiquer avec plus d'attention... Le 10 avril, il tint une conférence sur les missions salésiennes devant un auditoire compact de coopérateurs. Il décrivit à son public le champ immense des labours apostoliques qu'il avait jadis parcouru en Amérique et dépeignit en termes saisissants les léproseries colombiennes dirigées par les fils de Don Bosco. A un certain passage du discours la voix de Don Albéra se fit émue, attendrie, s'arrêta, et un long sanglot secoua la poitrine de ce vieillard que de tels souvenirs remuaient trop fortement.

Le 19 juin lui réservait encore une grande et belle émotion... Toute la Jeunesse Catholique du Piémont tenait ce jour-là ses assises solennelles et recevait des mains du Cardinal Richelmy, Archevêque de Turin, l'étendard de la Fédération. Dix mille jeunes gens défilèrent à travers la ville, puis finirent par se grouper sur la Place Notre-Dame Auxiliatrice, aux pieds de la statue de Don Bosco, auquel ils apportaient l'hommage de leur affectueuse reconnaissance. A l'une des fenêtres de l'Oratoire, contemplant avec amour ce spectacle, le visage du Père Albéra était apparu. Alors, de ces dix mille poitrines de jeunes gens, trop heureuses de crier leur gratitude au fils du grand éducateur qui, comme lui, s'était dévoué à leur service, une immense acclamation monta jusqu'au balcon où ce vieux prêtre en cheveux blancs pleurait des larmes de bonheur.

Le soir, dans la grande salle du théâtre salésien, il y eut une réunion plénière de toutes les associations catholiques. Don Albéra y prit la parole, et, d'un ton de conviction et d'autorité saisissant, il rappela à cette jeunesse son devoir primordial, qui reste toujours celui d'une vie nettement chrétienne au milieu d'un monde paganisé : « Ayez à cœur d'afficher les vertus de votre foi pour que, dans la

société, votre parole, appuyée sur votre exemple, soit entendue avec respect et qu'elle ne soit jamais méprisée ».

Au lendemain de cette solennité, Don Albéra, sur le conseil de la Faculté, partit pour Lanzo, en pleines Alpes, afin d'y prendre un peu de repos. On avait pensé que l'air pur de la montagne et les soins de ses fils retremperaient ses énergies... Hélas ! ce fut tout le contraire. Le 27 juin il rentra à Turin dans un tel état d'accablement que, le soir même, il eut une seconde crise cardiaque plus violente que la première. On crut un moment qu'il fallait ajourner la fête de Saint-Paul, que l'on se préparait à solenniser, comme chaque année, les 28 et 29 juin. Cependant, faisant effort sur lui-même, il descendit au théâtre, au soir du 28 pour la séance des vœux. Il fut profondément touché par l'expression des sentiments d'affection unanime; mais il n'eut pas la force de répondre à tous ces vœux. Ce fut le Père Philippe Rinaldi qui interpréta éloquemment sa pensée.

Le lendemain, en dépit de sa fatigue persistante, il voulut s'asseoir au repas de la communauté, comme pour donner le change sur son état; mais quand, après les toasts du dessert et la récitation des grâces, il traversa, pour regagner sa chambre, les rangs de ses confrères, le sourire contraint de son visage, sa démarche lasse ses épaules courbées par le mal... tout cela paraissait bien le signe d'une fin assez prochaine...

Il parut cependant se remettre de cette secousse, puisque, le 3 juillet, il se rendait au patronage Saint-Paul dans la banlieue de Turin. Après trois années d'un travail acharné, ce milieu populaire avait été complètement transformé par les salésiens. Don Albéra y venait répéter ce qu'il avait dit tant de fois : « Les Patronages, les Patronages ! C'est bien l'œuvre salésienne par excellence. Les salésiens ne sauraient faire rien de plus agréable à leur Fondateur et à la Vierge Auxiliatrice que de se dépenser généreusement dans les patronages ! »

Les Patronages et toutes sortes d'œuvres de bienfaisance en faveur de la jeunesse pauvre... Il ne cessera de revenir sur cette idée... Au cours de ces mois d'été, quand la chaleur du jour commençait à décroître, le cher père, rassemblant ses forces allait rendre visite

à l'une ou l'autre des maisons salésiennes de Turin ou de la banlieue; mais, avec les patronages, ses préférences étaient pour les orphelins de guerre. Un jour il arriva les poches bourrées de bonbons pour les petites orphelines élevées par les sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice; le soir suivant, dans un autre centre, il renouvelle la même surprise à leurs petits frères malheureux: « Ces petits ont droit à nos meilleurs soins, dit-il aux bonnes religieuses avant de les quitter. Veillez bien sur eux. Plus tard, nous continuerons ailleurs leur éducation et nous la mènerons à terme au prix de n'importe quel sacrifice. Ce dévouement à la cause des orphelins de guerre ne peut laisser insensible personne. »

Deux jours après cette dernière visite à ses œuvres préférées, il se rendait, en compagnie du Cardinal Cagliéro et du Père Francesia, au château de Borgo, vieille maison habitée jadis par Constance de Maistre, Duchesse de Montmorency, la grande amie et bienfaitrice de Don Bosco, et qui appartient toujours à la famille de Maistre. Un monde de souvenirs salésiens est enclos entre ces murailles où le Saint Fondateur se réfugiait souvent pour mettre à jour sa correspondance, et le Père Albéra y évoquait un passé qui lui paraissait tout récent. Il eut grand plaisir à s'entretenir quelques heures avec ces témoins de la naissance et du développement de l'œuvre salésienne... Temps héroïques de l'Oratoire, où les abbés Rua et Francesia étaient les jeunes professeurs d'un Dominique Savio, qui commençait en 1921 à monter vers les autels, d'un Paul Albéra devenu supérieur général de la congrégation...

Quelques heures plus tard, un télégramme annonçait la mort presque subite de Monseigneur Costamagna, ce rude et vaillant missionnaire dont la jeunesse s'était écoulée à l'Oratoire, auprès de Don Albéra et de tant d'autres disparus. On crut bon de cacher cette mort au supérieur, pour lui éviter une trop forte commotion; mais comme la presse allait donner le lendemain la triste nouvelle, il fallut bien la lui communiquer. Il parut l'accueillir avec courage... Toutefois cette force d'âme était toute de façade, comme le démontra l'événement.

Et voici qu'arrive à huit jours de là Monseigneur Marengo, vieil ami, lui aussi, du Père Albéra. Mgr. Marengo avait été nommé internonce apostolique pour les Républiques d'Amérique Centrale.

Après cinq années passées en ces zones torrides, travaillant sans arrêt, le courageux archevêque revenait touché à mort. En arrivant à l'Oratoire, il eut cette parole magnifique: « Enfin me voici arrivé à la maison du Père! Qu'il en soit de moi ce que le Ciel voudra: le dernier de mes désirs est réalisé. » La première semaine de son séjour, il voulut, par un effort héroïque de volonté, faire acte de présence au réfectoire du chapitre supérieur où il retrouvait ses amis de jadis. Avec eux il remuait de chers souvenirs et il racontait sa difficile mission: il semblait oublier son mal. Mais le mal, lui, ne l'oubliait pas. Trois semaines plus tard, le 22 octobre, au matin, en recevant une dernière absolution de Don Albéra, le saint prélat fermait les yeux à la lumière de ce monde, au milieu des prières et des larmes des confrères et des amis qui l'entouraient.

Entre temps, le 5 octobre, le Cardinal Cagliero partait rejoindre son diocèse à Rome. Prenant congé de la communauté du Valdocco, il avait salué affectueusement chacun des confrères. Arrivé à Don Albéra, il l'étreint fraternellement sur son cœur et lui redit: « Allons, courage, Don Albéra... et à bientôt... à Rome. » Le Père Albéra sourit doucement, d'un sourire mélancolique. L'invitation lui fait plaisir, certes. Revoir Rome. Revoir le Pape surtout. Mais il se sent bien las. Les forces ne reviennent pas vite. Et après le départ du Cardinal, il reste encore se promener sous les portiques. Il s'efforce de montrer un visage gai, mais on sent que la volonté seule commande cette attitude: son cœur est empreint d'une profonde tristesse.

Le lendemain de la mort de Monseigneur Marengo était le dimanche 23 octobre, et depuis plus d'un mois déjà on avait fixé à ce jour la cérémonie du départ des missionnaires: impossible de la décommander. Elle se déroula donc sous les voûtes du temple de Notre-Dame Auxiliatrice, dans sa grandiose simplicité habituelle. Après les vêpres, le Père Mathias, Salésien français, chef de l'expédition en partance pour l'Assam, monta en chaire et remua l'assistance par le sobre exposé de l'œuvre à entreprendre, du champ immense à défricher. Que de fatigues, que de prières seront nécessaires pour atteindre le résultat que l'on veut espérer!

Après les prières pour un heureux voyage récitées avec toute l'assemblée, c'est le spectacle émouvant des adieux qui

commence. Un à un les missionnaires passent devant Don Albéra qui les serre tendrement sur son cœur et leur dit un mot paternel. Son émotion était visible... Le dernier missionnaire vient de lui baiser la main et s'éloigne qu'il est encore là, comme rivé au sol, fixant d'un regard qui en dit long ces fils bien-aimés qui disparaissent dans la foule, et vont, demain, partir... On le tire de sa rêverie, et les enfants de la maison lui font, au sortir de la sacristie une longue et touchante ovation... Comme s'ils eussent deviné que c'était la dernière fois qu'ils devaient voir son bon sourire...

Le lendemain 24 on célébrait les funérailles de Monseigneur Marengo. Après la messe d'enterrement, le cortège funèbre décrivit un long circuit autour de la Basilique. A pied, tête nue, abîmé dans sa douleur, Don Albéra suivait le corbillard. Le vent était bien froid et ce parcours épuisant pour ce vieillard déjà fatigué. On le lui dit : mais il ne voulut pas entendre. Il semblait désirer se familiariser avec l'idée de la mort.

Il assista également, trois jours plus tard, au service funèbre célébré à Notre-Dame Auxiliatrice pour Monseigneur Costamagna. Jamais il n'avait encore parut si ému que ce matin-là. Le défunt avait été son condisciple à l'Oratoire. Ils avaient été ordonnés prêtres la même année, et, entre eux, avait grandi, sous les yeux de Don Bosco, une de ces amitiés que le temps et l'éloignement sont incapables de rompre. Le bon père revivait tout ce passé, et à de certains moments son cœur battait plus fort, et des larmes jaillissaient de ses yeux.

Le soir de la cérémonie, il fit une courte promenade avec son secrétaire, Don Gusmano, vers le sanctuaire de Notre-Dame des Champs. Chemin faisant, il croisa un groupe d'orphelines de guerre. Ces toutes petites le saluèrent gentiment au passage, en souriant. Don Albéra leur répondit d'un geste gracieux de la main. Puis, le groupe franchi, il s'arrêta une seconde à les voir s'éloigner. Le regard des orphelines qui s'étaient retournées, elles aussi, rencontra le sien. Ils paraissaient, le bon père et les enfants, vouloir se dire, sans le savoir, quelque chose comme un adieu.

Le 28 Octobre, qui devait être son dernier jour sur terre, fut une journée de travail et de gai soleil, dans un bien-être relatif.

Il dit la messe à l'heure habituelle et donna audience toute la matinée, Il parla avec son entourage de divers projets concernant l'entretien des vocations : " N'ayons pas peur de nous lancer quand il s'agit des vocations, dit-il. Don Bosco ne s'est jamais laissé arrêter par la question d'argent sur ce terrain-là. Et nous ne devons pas seulement penser aux vocations qui se dirigent vers la Congrégation Salésienne, mais aussi aux diocèses, aux prêtres séculiers. Nous travaillons pour l'Église tout entière."

Comme au cours de la conversation, on lui disait que deux enfants, mal entourés, qu'il avait décidé de confier à une de nos maisons, ne pouvaient y être admis, faute de place : « Arrange-toi pour les recevoir, dit-il à Don Rinaldi. Il faut à tout prix les sauver. » Ce fut ainsi que, par un acte de charité bien salésienne, il allait terminer sa vie.

En le conduisant vers sa chambre, son secrétaire insistait auprès de lui pour qu'il partît à Rome sans attendre les premiers froids. Don Albéra ne répondit pas immédiatement à cette prière, mais, à quelques minutes de là, et comme se parlant à lui-même : " Monseigneur Marengo est mort, Monseigneur Costamagna est mort... Qui de nous ira les rejoindre le premier ?..." Puis il répondit au bonsoir de Don Gusmano et se retira pour prendre son repos.

La nuit fut, semble-t-il, assez tranquille. Mais, à 4 heures et demie du matin, quand il voulut se lever, son pauvre corps épuisé se trouva incapable d'aucun effort. Il appela le secrétaire qui dormait dans une chambre contiguë. Don Gusmano accourut, et voyant son état, comprit l'imminence de la catastrophe. Il frappa aux portes des chambres des supérieurs, qui bientôt se trouvèrent réunis autour du petit lit de fer du mourant. Les médecins appelés en toute hâte déclarèrent leur impuissance. Le cœur du pauvre père qui tout à l'heure précipitait ses battements, tressaillait maintenant par saccades, puis espaçait ses palpitations.

Cependant Don Rinaldi administrait à l'agonisant les onctions suprêmes. Rapidement la paralysie gagnait les avenues du cœur ; déjà la langue du cher malade était immobilisée ; bientôt ce furent les yeux qui s'éteignirent comme par degrés...

Et, à l'heure où sur la ville de Turin encore endormie, les clochers des églises allaient égrener les premières notes de l'Angélus, sans effort, sans secousse, comme dans un sourire, Don Albéra rendait son âme au Maître qu'il servait depuis 77 ans. C'était le 29 octobre 1921. Bon ouvrier du royaume de Dieu, il avait travaillé jusqu'à l'heure suprême au service des humbles et des petits. Il tombait sur la brèche après une dernière journée de labeur. Mort enviable ! Mort éminemment salésienne... !

Les funérailles solennelles, qui se firent à la Basilique de Notre-Dame Auxiliatrice, prirent véritablement l'aspect d'un triomphe. Une foule sortie de tous les coins de la cité vint se recueillir auprès du cercueil, ou se joindre au cortège du vénéré défunt. Tout un peuple se pressait sur le parcours et dans le défilé qui accompagnait le pauvre petit corbillard sans couronne portant à sa dernière demeure cet ami des humbles. On y voyait des grands, des personnages célèbres, des autorités religieuses, politiques et civiles, onze nations représentées — dont la France avec son consul général : on y voyait aussi et surtout des gens du peuple, des mères de famille, des ouvriers, des enfants, des malheureux, des vieillards, tous ceux qui peinent dans la vie et qui connaissent la misère... Tous venaient rendre un suprême hommage à cet humble religieux qui les avait tant et si bien aimé.

Les restes du Père Albéra furent ensuite transportés à la maison de Valsalice, près de Turin, où ils reposent en attendant l'heure de la résurrection. Le Cardinal Cagliero, accouru de Rome pour ensevelir son frère en religion, prononça les ultimes prières et bénit une dernière fois le cercueil avant qu'il ne fût confié à la terre. Puis, dominant son émotion, le Prince de l'Église parla, et sa voix prit un accent qui atteignait le fond des âmes : « Ne pleurez pas, disait-il... Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance ! Don Albéra est mort, mais son œuvre vit et vivra plus que jamais. Allez de l'avant toujours, guidés par le bel exemple de sa charité... Les salésiens peuvent être fiers du père qu'ils vont coucher dans la tombe ! Car déjà, sur les lèvres des hommes, son nom se mêle aux plus grands noms : ils sont vraiment les fils des Saints. »

N'est-ce pas de ce titre de saint que la France chrétienne avait en quelque sorte baptisé Don Albéra en disant de lui : « C'est un petit Don Bosco » !... La France ! Quelle grande place elle a tenue dans sa vie et dans son cœur ! Les plus belles années de son existence, il les lui avait apportées avec le meilleur de son dévouement. Son âme, il avait si vite et si bien su la comprendre, l'aimer, s'attacher à elle d'un lien que ni le temps ni la distance n'avaient pu briser. Les jeunes de France, il les avait servis avec un zèle et une tendresse paternelle sans limites.

En échange de ce don de soi, que d'amitiés il avait vu venir à lui la main tendue pour donner, et que de souvenirs inaltérables il emporta avec lui quand l'obéissance lui eût fait un devoir de quitter cette seconde patrie de son cœur. Il ne l'oublia jamais. Il continuait dans l'intimité à parler sa langue dont il goûtait si finement les qualités de force et de clarté. Ses livres préférés étaient nos grands écrivains religieux du XVII<sup>m</sup> et du XIX<sup>m</sup> siècles, dont il nourrissait sa pensée, et qu'il citait fréquemment dans ses lettres aux salésiens. Une de ses plus grandes joies étaient d'accueillir et d'héberger sous son toit ses fidèles amis de France, et l'une des grandes douleurs de sa vie fut d'assister, impuissant, à l'épreuve qui, au début du siècle, démolit en partie l'œuvre qu'il avait laborieusement élevée. Il ne tarissait pas d'éloges sur « l'incorrigible générosité française », comme il aimait à dire, après Don Bosco.

Jusqu'à son dernier souffle, il garda pour la France ce sentiment de gratitude et de dévouement qu'il avait trouvé dans l'héritage de son Père. Sa mort privait notre pays d'un admirateur et d'un ami ; mais cette mort nous a sûrement donné, auprès de Dieu, un intercesseur qui continue de prier pour ce pays de France que « le Petit Don Bosco » avait si profondément aimé.

## TABLE DES MATIERES

---

---

AVANT-PROPOS . . . . .	7
I. TIENS, JE TE LE DONNE... EMMÈNE-LE DONC AVEC TOI. . . . .	14
II. DE LA MAISON PATERNELLE A L'ORATOIRE SAINT FRANÇOIS DE SALES . . . . .	16
III. LE JEUNE SALÉSIEU... LES PREMIÈRES ARMES... . . . .	24
IV. FACE AUX RESPONSABILITÉS... UN DIRECTEUR A LA PAGE . . . . .	29
V. PROVINCIAL DES SALÉSIEU DE FRANCE SUR LA COTE D'AZUR . . . . .	37
VI. PROVINCIAL DES SALÉSIEU DE FRANCE (SUITE) NOUVELLES FONDATIONS . . . . .	44
VII. DIRECTEUR SPIRITUEL DE LA CONGRÉGATION... . . . .	54
VIII. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION SALÉSIEU . . . . .	64
IX. LES DERNIÈRES ANNÉES... VERS LA MAISON DU PÈRE . . . . .	77

Du même auteur :

DON BOSCO ET L'OEUVRE SALÉSIENNE  
(épuisé)

Ozanne, Caen

LE PÈRE PHILIPPE RINALDI  
3<sup>e</sup> Successeur de Don Bosco

Vitte, Lyon

SAINT DOMINIQUE SAVIO par Don Bosco  
Traduction et Notes de J. M. Beslay

Vitte, Lyon

POUR CEUX QUI SOUFFRENT  
BELLES ÉCLAIRCIES

Droguet-Ardant Limoges

NOTRE-DAME ET SAINT JEAN BOSCO

Téqui, Paris



**IMPRIMÉ sur les PRESSES  
des Orphelins-Apprentis de  
Saint-Michel  
EN PRIZIAC**

**PAR LANGONNET (Morbihan)**